

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(FIN)

Les regrets qui suivaient le défunt dans sa tombe ne prirent chez personne, — hors le pauvre jeune duc de Berry, son fils préféré, — les allures du désespoir.

« Pour le Roi, jamais homme si tendre aux larmes, si difficile à s'affliger, ni si promptement rétabli en sa situation parfaitement naturelle. »

Divers changements s'opèrent, nécessités par la circonstance. Il n'y a plus de Monseigneur : Ce titre que l'habitude attribuait exclusivement au fils de Louis XIV, disparaît avec lui. Il n'y a plus de duc et de duchesse de Bourgogne, ou du moins on cesse de les nommer ainsi : il y a un Dauphin et une Dauphine, et jamais les honneurs qui se rattachent à ce rang ne furent mieux justifiés. Portés par leur position nouvelle à une plus grande distance au-dessus de tout ce qui les entoure, ils ne montrent nul empressément à s'en prévaloir, et semblent uniquement occupés du soin de plaire à chacun. Pour y parvenir, il suffisait à la Dauphine de rester ce qu'avait été la duchesse de Bourgogne ; c'est ce qu'elle fait. Quant au Dauphin, plus rapproché maintenant, plus connu et mieux apprécié du Roi, il prend un aplomb qu'il n'a jamais eu. La timidité qui l'enfermait dans son cabinet pour éviter les regards du monde disparaît. Sans rien perdre du sérieux de son esprit ni de la solidité de ses vertus, il en perd la raideur et l'austérité. Son aïeul le prend en gré chaque jour davantage, et lui donne une marque d'estime qui dépasse tout ce qu'on pouvait attendre de

Louis XIV. Il ordonne aux Ministres d'aller rendre au Dauphin compte de toutes les affaires, de se transporter même auprès de lui, quand il jugerait à propos de les appeler. Le monarque fatigué fait plus encore : il renvoie à son petit-fils l'examen et la décision de questions qui le troublent, se faisant ainsi soulager par lui de ce poids du gouvernement qu'il s'était toujours montré si jaloux de porter seul depuis un demi-siècle.

Le cœur de tous les gens de bien s'ouvrit à l'espérance. On entrevoyait dans un avenir prochain un règne réparateur, où l'ordre, la justice, une administration sage et modérée, remplaceraient les abus de celui qui finissait et dont la décrépitude laissait apercevoir tous les vices, cachés jadis derrière les splendeurs et les gloires de ses belles années.

Tels sont les rêves des Chevreuse et des Beauvillier. Parmi les plus beaux dont ils se bercent, figure le retour de leur ami, toujours cher, toujours vénéré, l'archevêque de Cambrai, depuis tant d'années confiné dans son diocèse, et à qui le prince, leur commun pupille, a, sans désobéir au Roi par des relations directes entretenues malgré sa défense, conservé un si profond attachement. Saint-Simon, lui aussi, se livre à la joie, mais ce retour en expectative de l'illustre prélat, sur lequel il n'a pas changé d'opinion, n'entre pour rien dans ses motifs. Son injustice à l'égard du maître ne l'empêchait pas, on le sait, d'être entraîné par une vive sympathie vers l'élève de Fénelon. Jusqu'alors

rare et dissimulé, ses rapports avec lui vont se resserrer, tout en redoublant de mystère. Appelé secrètement dans le cabinet du Dauphin, il reçoit dans une suite d'entretiens ignorés de tous, hormis du duc de Beauvillier, l'entière confiance des plans, des vues et de tout ce que se propose le prince pour la réforme du gouvernement et le bien du royaume. L'esprit d'équité et d'humanité, l'amour du peuple qui l'animent transportent Saint-Simon d'enthousiasme. Un détail important vient y mettre le comble : le relèvement de la noblesse, et surtout de la dignité ducale, entre dans les projets du futur roi de France. Quelle découverte, et quel espoir !

« Un volume ne décrirait pas suffisamment ces divers tête-à-tête » — dit l'auteur.

Aussi ne les décrivons-nous pas. Notons seulement un passage, qui nous révèle les sentiments du prince sur un sujet délicat :

« ... Revenant tendrement au Roi, il se plaignit de la mauvaïse éducation qu'il avait eue, et des pernicieuses mains dans lesquelles il était successivement tombé. Son cœur naturellement bon et juste avait sans cesse été détourné du droit chemin. Sans s'en apercevoir... un long usage l'avait confirmé dans la route une fois prise, et avait rendu le royaume malheureux. »

Les intentions droites du Dauphin, les réformes méditées par lui, auraient-elles effacé les malheurs du royaume ? Auraient-elles répondu suffisamment aux aspirations des générations nouvelles, prévenu la Révolution, ou du moins adouci la pente du précipice ? Nul ne peut le dire ; Dieu ne lui permit pas d'en faire l'essai.

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Monseigneur, mais on avait serré les rangs, et l'on n'y pensait plus. A Versailles comme à Marly, les choses suivaient leur cours ordinaire, quand un soir la Dauphine se sentit prise de soudains frissons. Un accès de fièvre se déclara ; il se renouvelle et redouble les jours suivants. Des symptômes étranges se manifestent ; le mal progresse à pas de géant. Tout l'art des médecins échoue à le combattre. Ils sont au nombre de sept : aucun n'est capable d'en déterminer la nature.

De sinistres soupçons s'élèvent. On parle tout bas d'une boîte de tabac fin d'Espagne donnée à la princesse, et qui, laissée par elle dans un cabinet où nulle autre n'entrait jamais, a disparu, et n'a plus été revue. Peu de temps auparavant, des avis anonymes étaient parvenus, d'une part, à un médecin de la Cour, de l'autre, au roi d'Espagne, annonçant l'empoisonnement prochain du Dauphin et de la Dauphine. L'avertissement, sans que l'on crût devoir en tenir grand compte, n'avait pas laissé de préoccuper les esprits.

Consumé par l'inquiétude et par une fièvre ardente, gagnée au chevet de la malade, le Dauphin y restait obstinément enchaîné. Toute l'autorité des médecins est impuissante à l'en arracher : il faut que celle du Roi intervienne, et le force à se retirer dans sa chambre.

Dans celle de la Dauphine, où la science humaine poursuit en vain son rôle ingrat, la Religion vient remplir le sien. — Le soir du sixième jour, le Roi et madame de Maintenon montaient en carrosse au pied du grand escalier de Versailles :

« Ils étaient l'un et l'autre dans la plus amère douleur, et n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin. »

La joie de leur sombre vieillesse — cette Adélaïde de Savoie, si aimable et si aimée — n'était plus !

Aimée, elle le fut au delà de ce qui semble possible dans les Cours. On en citerait au besoin des exemples qui étonnent. Comment ne l'eût-on pas idolâtrée ? Au premier rang des dons heureux qu'elle tenait de la nature, brillait celui qui donne du prix à tous les autres, et sans lequel tous les autres sont peu de chose : la bonté.

« Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et toute légère et vive qu'elle était, très capable de vues et de suite de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle et coulait de source. »

Ces lignes sont empruntées au portrait que Saint-Simon trace ici avec amour et douleur de celle qui, à vingt-six ans, vient de mourir dans l'éclat de la grandeur et l'épanouissement de la jeunesse. Ce portrait, nous l'avons tous lu ; c'est là que tous les écrivains qui ont à parler d'elle vont s'inspirer. Cependant nous en rappellerons encore, mais très brièvement, quelques traits :

« Elle était régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain-brun fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parlait et se moquait la première... »

Le reste était parfait ; elle avait le regard noble et doux, le sourire expressif.

« Une marche de déesse sur les nues. Elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes sous ses pas, de toutes ses manières, de ses discours les plus communs... »

Son esprit naturel et gai, dont Saint-Simon se plaît à raconter quelques vives saillies, portait la vie autour d'elle. On ne s'imaginait jamais, s'il n'en rendait témoignage, jusqu'où la majesté de Louis XIV se faisait de bonne composition avec l'espiègle princesse.

« En public, sérieuse, mesurée, respectueuse » avec le Roi, en timide bienséance avec madame » de Maintenon... En particulier, causante, sautante, voltigeant autour d'eux, tantôt penchée » sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, » tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur » sautait au cou, les embrassait, les baisait, les » caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous » du menton, les tourmentait, fouillait leurs » tables, leurs papiers, leurs lettres, les décroche- » tait, les lisait quelquefois malgré eux, quand » elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant » quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception » des courriers qui apportaient les nouvelles les » plus importantes, entrant chez le Roi à toute » heure, même des moments pendant le Conseil, » utile et fatale aux ministres mêmes, mais tous » jours portée à obliger, à servir, à excuser, à » bien faire... »

« Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amuse- » ments mêmes, et toutes espèces de grâces; les » ténèbres couvrirent toute la surface de la Cour; » elle l'animait tout entière, elle remplissait tous » les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en » pénétrait tout l'intérieur. Si la Cour subsista » après elle, ce ne fut plus que pour languir. » Jamais princesse si regratée, jamais il n'en fut » de si digne de l'être, aussi les regrets n'en ont- » ils pu passer, et l'amertume involontaire et se- » crète en est restée, avec un vide affreux qui n'a » pu être diminué. »

Devant ce vide, devant ces ténèbres, peu s'en faut que la plume ne tombe de notre main. Bien des scènes de deuil vont suivre; nous ne ferons que les traverser d'un pas rapide, en courant vers le terme d'un règne où, comme eût dit Bossuet, Dieu semblait avoir rassemblé toutes les extrémités des choses humaines. Racontées par Saint-Simon avec une sincérité d'émotion et une mâle simplicité de style qui n'en font que mieux ressortir tout le pathétique, elles offrent le plus haut intérêt, mais un intérêt poignant. Jusqu'à présent, soit dans le fond, soit dans la forme, nous n'avons guère demandé à ses récits que des sourires; les larmes qui jaillissent de ce cœur viril sont contagieuses: nous ne devons ni ne voulons en imprégner nos pages.

Le Roi était à Marly, pénétré ainsi que madame de Maintenon de la plus vive douleur, — « qui » fut la seule véritable qu'il ait jamais eue en sa » vie, » — observe Saint-Simon; en quoi peut-être notre auteur s'avance un peu trop. Auprès du Dauphin demeuré à Versailles, nul n'était admis, à de longs intervalles, que son frère, son confesseur et le duc de Beauvillier, qui, bien que malade, quittait son lit « pour aller admirer dans » son pupille tout ce que Dieu y avait mis de » grand. »

Le lendemain, on le presse de se rendre auprès du Roi. C'est un devoir, il ne peut s'y soustraire. Brisé d'âme et de corps, il se fait transporter à

Marly, et vient s'y heurter aux plus cruelles angoisses. Saint-Simon est là: « Je fus épouvanté » du changement de son visage », dit-il.

Le Roi serre longuement son petit-fils entre ses bras, dans une effusion presque muette de larmes et de sanglots, puis le regarde et s'effraie à son tour. Il lui recommande tendrement de se conserver, et, sur l'avis des médecins, lui ordonne d'aller se mettre au lit. Le prince obéit.

Sa piété, si profonde et si sincère, sortait victorieuse de la plus redoutable épreuve qui pût lui être infligée: la perte de cette épouse adorée, sur qui se concentraient toutes les forces passionnées de son cœur. « Le sacrifice fut entier, » dit Saint-Simon, « mais il fut sanglant. » Cette même piété allait le soutenir durant le peu de jours qu'il avait à passer dans ce monde sans elle. Dès le premier instant, il s'était senti mortellement atteint; ses heures suprêmes sont celles d'un saint. Ni les grandeurs, ni les plaisirs, ni ce trône de France qui l'attendait, n'obtiennent de lui un regret. Six jours s'écoulent encore. Le 18 février 1712, au matin, Dieu réunissait à jamais ceux qu'il venait de séparer un moment...

« Ces Mémoires, » dit Saint-Simon, « ne sont » pas faits pour y rendre compte de mes senti- » ments. En les lisant, on ne les sentira que trop, » si jamais longtemps après moi ils paraissent, » et dans quel état je pus être et madame de Saint- » Simon. Je me contenterai de dire qu'à peine » parûmes-nous les premiers jours un instant » chacun; que je voulus tout quitter et me retirer » de la Cour et du monde, et que ce fut tout l'ou- » vrage de la sagesse, de la conduite, du pouvoir » de madame de Saint-Simon sur moi, que de » m'en empêcher avec bien de la peine. »

Tout entier à ses regrets, néanmoins, cet homme qui aime si fortement, quand il aime, consacre un grand nombre de pages à dépeindre le caractère, la personne, à repasser sur toute la courte vie de celui qu'il pleure, et avec qui tant d'espérances descendaient au tombeau.

Ces espérances, l'enfance du duc de Bourgogne ne les avait pas fait naître; loin de là:

« Ce prince naquit terrible, et sa première jeu- » nesse fit trembler; dur et colère jusqu'aux der- » niers emportements, et jusque contre les choses » inanimées; impétueux avec fureur, incapable » de souffrir la moindre résistance, même des » heures et des éléments, sans entrer dans des » fougues à faire craindre que tout ne se rompit » dans son corps... »

Saint-Simon rapporte ailleurs que le jeune duc « s'emportait contre la pluie, et voulait briser les » pendules, quand elles sonnaient l'heure qui » l'appelait où il ne voulait pas. » —

« Livré à toutes les passions, et transporté de » tous les plaisirs, souvent farouche, et naturel- » lement porté à la cruauté, barbare en railleries... » de la hauteur des cieux, il ne regardait les » hommes que comme des atomes avec qui il

» n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. »

Mais à côté de ces dispositions qui semblaient former l'étoffe d'un détestable tyran, se révélaient de riches facultés intellectuelles.

« L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses fureurs, ses résonses étonnaient... il se jouait des connaissances les plus abstraites. »

Tel était l'ainé des petits-fils de Louis XIV lorsqu'il fut remis aux mains du duc de Beauvillier. Dompter cette nature sauvage n'était pas une petite tâche; voyons ce qui en advint :

« De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent... Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses... Il mit toute sa force et sa consécration dans les prières, et ses préservatifs en de pieuses lectures... »

Aidé de Fénelon et de Fleury, comme précepteurs, du duc de Chevreuse à titre d'ami, et de quelques serviteurs dévoués, le sage gouverneur avait mené son œuvre à bien. Comment ils s'y prirent tous de concert, c'est ce que devrait étudier et méditer quiconque aspire à diriger l'éducation de la jeunesse.

Le développement physique n'avait pas, chez le duc de Bourgogne, réussi au même point.

« Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant... le bas du visage assez pointu, et le nez long assez élevé, mais point beau, n'allait pas si bien... Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le Roi j'aie vus à personne. »

Nous abrégeons la description. Somme toute, l'ensemble eût été plutôt agréable, si au sortir de l'enfance la taille du prince ne se fût déformée. Aucun des moyens qu'on emploie d'ordinaire en pareil cas n'avait été négligé pour obvier au mal; tous demeurèrent sans effet.

« devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux... Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, un esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire et la plus éminente piété, il ne se vit jamais tel qu'il était pour sa taille ou ne s'y accoutuma jamais... Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait... »

Que de qualités supérieures devaient se montrer en lui, pour faire accepter de bon gré à la France ce Roi futur, boiteux et bossu !

Le Dauphin mourait avec la conviction que sa fin rapide, comme celle de la Dauphine, était due au poison. Les mêmes symptômes à peu près avaient marqué la maladie de l'un et de l'autre. Les médecins, faute de pouvoir y donner un nom, en assignèrent également, et de la façon la plus

affirmative, la cause à une substance toxique, qu'ils n'étaient pas mieux en état de reconnaître que de nommer. Un seul d'entre eux, l'honnête Maréchal, ose contredire Fagon et ses autres confrères, déclarer le fait plus que douteux, et insister auprès du Roi pour qu'il rejette de son esprit cette idée sinistre qui troublerait à tout jamais son repos. Maréchal n'est pas écouté.

Trois semaines plus tard, le jeune enfant à qui échoit le titre de Dauphin, va rejoindre ses parents à Saint-Denis. L'opinion qui prévaut tire de là une force nouvelle.

Il y a donc poison; c'est le cri universel. Mais l'empoisonneur, où est-il ?

Aucune recherche n'est faite, aucune mesure n'est prise pour le trouver. Toutefois les murmures de la Cour le dénoncent sourdement; la voix du peuple éclate et le signale tout haut. Chaque tombe fermée au pied du trône n'est-elle pas un degré qui en rapproche le duc d'Orléans ?

Ce prince, ramené par Saint-Simon, comme on l'a vu, à la vie de famille, n'avait pas tardé à s'en fatiguer. Il était retourné à ses anciennes habitudes de désordre, et à la société de ses compagnons de plaisir. Le temps qu'il ne donnait pas à ces distractions malsaines, il le donnait à l'étude des sciences physiques, pour lesquelles son esprit actif et curieux ressentait un attrait particulier. Il avait appelé auprès de lui un habile chimiste; il s'était créé un laboratoire, l'y regardait travailler, et y travaillait avec lui.

Quoi de plus évident ? C'est de ce laboratoire que sort le poison.

Le duc d'Orléans ne peut plus paraître en public sans que la menace et l'injure viennent le frapper à la face. La foule s'ameute en hurlant sous les fenêtres de son palais; la police doit prendre des mesures de précaution pour le sauver des fureurs populaires.

Dans son désespoir, et par d'autres conseils que ceux de Saint-Simon, il va trouver le Roi, il implore la permission d'aller se mettre à la Bastille. Sinon, que tout au moins on arrête Humbert, le chimiste, qu'on l'interroge, que la lumière se fasse ! Le Roi l'accueille avec un froid dédain. Il insiste; le Roi lui tourne le dos. Les portes de la Bastille ne s'ouvriront ni pour Humbert, ni pour le duc d'Orléans.

Saint-Simon, instruit après coup par la duchesse de la démarche qui vient d'être faite, se récrie et s'indigne. Le prince devait-il descendre jusque-là, au lieu d'imposer silence à la calomnie par sa fière attitude, comme son rang et son innocence lui en donnaient le droit ?

Il est trop tard; le mal est fait. La position du duc d'Orléans reste la même : c'est celle d'un pestiféré.

« M. le duc d'Orléans fut non-seulement abandonné de tout le monde, mais il se faisait place nette devant lui chez le Roi, et dans le salon; » et s'il y approchait d'un groupe de courtisans,

» chacun, sans le plus léger ménagement, faisait
 » demi-tour à droite ou à gauche, et s'allait ras-
 » sembler à l'autre bout... Je fus le seul, je dis
 » exactement l'unique, qui continuai à voir M. le
 » duc d'Orléans à mon ordinaire et chez lui, et
 » chez le Roi, à nous asseoir tous deux en un
 » coin du salon... à me promener avec lui dans
 » les jardins, à la vue des fenêtres du Roi et de
 » madame de Maintenon. »

Les amis de Saint-Simon s'effraient de cette conduite; ils lui représentaient la colère royale suspendue sur sa tête. Le duc de Beauvillier obtient avec peine qu'il s'éloigne quelques jours. Il revient, et ne cesse d'agir de même jusqu'aux temps voisins de la mort du Roi, où la perspective prochaine de voir le gouvernement de l'État passer aux mains du duc d'Orléans mit fin, de la part des courtisans empressés, à sa quarantaine.

Pendant que les deuils s'accumulent dans la maison du souverain, la France, cette autre grande malade, voyait enfin luire pour elle une espérance de vie. Elle se relevait languissante, épuisée, mais entière. Un changement de ministère en Angleterre, la mort d'un empereur en Allemagne avaient commencé le miracle; la victoire de Denain, — une victoire après tant de défaites! — le complète: la paix d'Utrecht est signée.

Comme roi, Louis XIV peut rendre grâces à Dieu; comme père de famille, il n'en a pas fini avec les douleurs.

« Je n'ai donc plus que vous! » — avait-il dit tout en pleurs à son dernier petit-fils, le duc de Berry, au moment où il perdait le Dauphin.

Celui-là même ne devait pas lui rester. Un an après, la mort, — une mort analogue à celles qui l'avaient précédée, et toujours attribuée à cette cause mystérieuse où l'on voyait un crime, — emportait le duc de Berry à l'âge de vingt-huit ans.

Ce prince ne brillait ni par l'esprit ni par l'instruction. Enfant, il n'avait rien voulu apprendre; lire et écrire, c'est en quoi consistait à peu près tout son savoir. Mais il possédait un sens droit, et un cœur excellent.

« C'était le plus beau et le plus accueillant des trois frères, » — dit Saint-Simon, « par conséquent le plus aimé. — Il fut universellement regretté. »

Quel désert, quel incurable ennui autour du vieux roi! — Que la tâche de madame de Maintenon devient difficile! Elle n'a désormais pour l'y aider que le duc du Maine, de plus en plus cher à tous les deux, et Jeannette de Pineré.

On connaît le duc du Maine; peu de personnes ont entendu parler de Jeannette de Pineré. Il faut en dire deux mots, car elle jette la lueur d'un dernier sourire sur ces jours de tristesse où s'éteint la vie de Louis XIV.

Issue d'une famille noble de Bretagne, Jeannette de Pineré, ou plutôt de Penchrech, était

passée, à l'âge de trois ans, des mains d'une mère veuve, ruinée et chargée de famille, aux mains charitables de madame de Maintenon, qui la faisait élever auprès d'elle et sous ses yeux, comme une sorte de fille adoptive. Dès le début, Jeannette avait plu au roi par sa familiarité naïve, se jouant avec le cordon de sa canne, et lui montrant les beaux habits qu'elle lui donnait madame de Maintenon. Être toujours roi est une grande fatigue; on aime quelquefois à s'en reposer. Louis XIV « ravi, » dit Saint-Simon, — « de voir cette jolie enfant à qui il ne faisait point peur » s'était pris depuis lors d'affection pour elle et la traitait en petite favorite, à qui l'on passait bien des choses. Du vivant même de la duchesse de Bourgogne, il semble qu'elle ait usurpé ou imité quelques-unes des privautés permises à la princesse.

« Elle parlait de tout au roi, lui faisait des questions, le tirait quand elle le voyait de bonne humeur, se jouait même avec ses papiers quand il travaillait... Elle en usait de même avec madame de Maintenon, et se faisait aimer de tous ses gens. »

A quatorze ou quinze ans, par les soins de sa bienfaitrice, Jeannette épousa un jeune officier, noble et brave. Le roi donna au mari le gouvernement de Guérande, mais, d'après son expresse volonté, Jeannette — qu'on appelle pourtant madame d'Ossy, ou d'Auxy, — demeura, et cette vie d'enfant continue à suivre son cours ordinaire sous la tutelle de madame de Maintenon.

Elle était dans cet intérieur royal si assombri, un amusement nécessaire; seule, elle y projetait encore par sa présence quelques reflets de jeunesse, — rayon de soleil, auquel ont tant besoin de se réchauffer les vieillards.

Dans toute la force de l'âge, Saint-Simon voit, lui aussi, s'attrister le chemin de l'existence. Le temps rompt et disperse, dans sa marche incessante, ce faisceau de cœurs amis auquel le sien s'était si vivement associé. Le duc de Chevreuse part le premier, le duc de Beauvillier le suit. Leurs vertus et ses regrets inspirent à sa plume émue d'amples et touchantes oraisons funèbres; hommage pieux que leurs dignes veuves seront appelées à recevoir également de son affection. La Chancelière de Pontchartrain n'est plus; le Chancelier, dégoûté du monde, quitte le ministère et la Cour, pour s'ensevelir dans la retraite, et s'y occuper du soin exclusif de son salut. Toutes ces figures dont il est entouré à son entrée dans le monde, disparaissent, et font place à d'autres qui nous sont étrangères, et dont aucune ne nous offrira plus le charme des premières amitiés.

Vieux chêne, au milieu d'une forêt mise en coupe et défrichée, resté debout comme pour en indiquer l'emplacement au voyageur, Louis XIV survit presque seul à ses contemporains. On dirait que la mort, qui a tout abattu autour de lui, n'ose l'approcher, subjuguée par cet aspect imposant,

devant lequel chacun se sentait intimidé. Cependant l'infatigable bûcheronne doit terminer son œuvre. Elle avance donc, mais à pas comptés, et comme en hésitant. Le 10 août 1715, elle porte le premier coup de cognée; — le 1^{er} septembre, elle achève.

Arrêtons-nous. La mort de Louis XIV — le monarque tout-puissant, qui remplit de son règne, et presque de sa personne, les trois quarts d'un siècle, — tient trop de place dans les Mémoires de Saint-Simon, pour en trouver une ici.

Disons-le seulement : Cette fin de roi est belle.

On sait avec quelle fermeté calme, et qui n'avait rien de théâtral ni de joué, partageant jusqu'au bout sa pensée entre les soins du gouvernement et ceux de l'Eternité, il vit s'approcher la terrible visiteuse. Il l'attendit et la reçut, drapé, pour ainsi dire, dans la majesté de son manteau royal.

« Je croyais qu'il était plus difficile de mourir, » — disait-il à madame de Maintenon.

Plié sous le poids de soixante-dix-sept années d'âge, et de soixante-douze années de règne, dont cinquante de pouvoir effectif et absolu, il devait sentir le besoin du repos.

A présent, voilà madame de Maintenon à Saint-Cyr, Louis XIV à Saint-Denis, et l'ombre du XVII^e siècle qui subsistait encore, y est avec lui. Le peuple, las d'un aussi long règne, et dont les jeunes générations n'en ont connu que les souffrances et les revers, a jeté sur la route les malédictions et la boue à son cercueil, et Massillon, du haut de la chaire chrétienne, nous dit

devant le catafalque royal : — Dieu seul est grand !

Le rideau tombe, le drame sérieux est fini ; toutefois la représentation à laquelle nous assistons, ne l'est pas. Ce même rideau va se relever, pour nous montrer d'autres scènes, d'autres décors, d'autres acteurs. Cette seconde pièce, — la pièce folle, — c'est la Régence. Saint-Simon n'en rend plus compte en simple spectateur ; lui-même y joue un rôle. Membre du Conseil de Régence, ami toujours sévère, confident toujours intime du duc d'Orléans, il est au cœur de tout le mouvement politique. Que de caractères, que d'épisodes, que de tableaux se déploient encore devant nous ! — Cette dernière partie des Mémoires de Saint-Simon n'en est certes pas la moins curieuse ; mais elle réclamerait à elle seule une étude étendue et particulière ; il ne peut être question pour nous de l'aborder.

En 1723, un coup d'apoplexie frappe le duc d'Orléans. La vie publique de Saint-Simon est terminée. Il se retire dans ses terres, et y passe les trente dernières années de son existence. Ce qu'il en fit, ce n'est pas de lui que nous le savons. Ses Mémoires, comme il le fait observer plus haut, n'ont pas été écrits pour nous parler de sa personne ; mais lors de leur apparition posthume, ils sont venus apprendre à notre siècle comment, sans ambitionner ni prévoir le rang où les placerait un jour dans les lettres françaises l'estime de la postérité, le duc de Saint-Simon avait su employer son loisir.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

CONTRE LA MUSIQUE

PAR M. DE LAPRADE

Un poète qui n'aime pas la mélodie ! Apollon dédaignant le chœur des Muses ! voilà qui peut étonner, et, en lisant ce titre, on se dit que l'auteur a écrit au moment où l'importunait l'éternel piano d'une voisine ou les fausses notes d'un virtuose en herbe. Mais non, il n'est pas en demi d'un art qu'il place au niveau de la poésie, seulement, il en déplore la décadence née de l'a-

bus : il se plaint que la musique ait perdu le rôle moral qu'elle devrait occuper dans la société : pour lui, la musique est l'expression des plus hautes pensées : elle accompagne la prière, elle élève les âmes ; sur un champ de bataille, elle encourage au sacrifice de la vie, elle ne doit s'associer à rien de bas, ni de trivial ; c'est l'art des grands enthousiasmes, et on le force en le pliant aux idées les plus vulgaires ; les opérettes et les chansonnettes l'outragent. La mélancolie profonde de toute musique, la plus gaie même, donne bien raison à l'auteur ; l'art divin ne peut,

sans profanation, se voir ravalé aux plaisirs communs, ni être associé aux propos burlesques, grotesques, carnavalesques, aux facéties, aux inepties; la musique n'est pas faite pour accompagner les plaisirs grossiers. C'est là l'idée de M. Laprade, et nous nous y associons de grand cœur; sa satire *contre la musique* est un joli plaidoyer en faveur de la musique; peut-être, dans une seconde édition, pourrait-il, lui qui aime les enfants et qui s'est occupé d'éducation, y ajouter quelques avis sur l'étude de la musique, indiscrètement appliquée à tous et à toutes. L'art et les écoliers sont à la fois violentés par cette étude forcée d'un art pour lequel il faut des dispositions particulières, innées, et l'on ne peut sans regret voir cet immense gaspillage de temps, le temps le plus précieux de la vie! dont piano et chant sont le prétexte. Quoi de plus lamentable que de voir au piano une petite fille qui n'a ni oreille, ni sentiment de la mesure, ni le goût de la musique; qui s'ennuie mortellement à déchiffrer les notes, les blanches et les noires, les croches et les doubles-croches, qui tapote un air dont elle ne comprend ni le rythme, ni l'expression; qui, de la musique, n'apprend que la partie mécanique, et encore! cette pauvre enfant consacre à la plus ennuyeuse des études au moins deux heures par jour, et pour quel résultat? les pianos toujours muets qui ornent les salons des jeunes mariées le disent tout le reste, et l'on sait ce que devient, au bout de bien peu d'années, ce talent acquis à grands frais. Pourquoi forcer la nature? pourquoi plier tous les esprits sous cet uniforme joug musical? ces heures de supplice pourraient être si bien employées: à quelles lectures fructueuses, à quelles études utiles, à quels jolis travaux on pourrait les consacrer! Mais non, il faut faire comme tout le monde, et infliger la musique aux êtres les moins disposés à la comprendre, les plus disposés à l'oublier. Ne serait-il pas temps enfin de renoncer à cet engouement qui n'est pas, certes, inspiré par l'amour de la musique, et pourrions-nous espérer que M. de Laprade examine cette question: *Le temps perdu par la musique!!!* (1)

NATHALIE KOUMIAROF (2)

PAR GEORGES DU VALLON.

Nous présentons à nos lectrices un nouvel auteur que nous soupçonnons fort d'être une Clorinde, cachée sous l'armure masculine; elle a la grâce dans les idées, le charme dans les détails qui dénoncent son sexe. Pour un début, ce jeune auteur a choisi un sujet un peu vaste: la sainte Russie, la malheureuse Pologne, le Nihilisme et

ses adhérents; c'est beaucoup pour une courte nouvelle, pourtant l'auteur a su intéresser. Trois jeunes filles jouent leur rôle dans ce récit, elles figurent, en quelque sorte, les partis et les opinions qui se partagent la Russie. Nathalie est fiancée à un jeune officier qui meurt sous le poignard d'un nihiliste; elle-même embrasse la foi catholique et devient Fille de la Charité; Hedvige, jeune fille polonaise, épouse dans un cachot l'homme à qui sa mère l'avait promise et le suit en exil; Olga est affiliée aux sectes secrètes qui rongent l'empire du Tzar; elle est arrêtée, jugée et condamnée: ces trois destinées s'entrelacent et constituent l'ensemble du roman.

Le style de M. Georges du Vallon laisse à désirer: il devrait se purifier et se simplifier. Les gens de goût n'aiment pas ces tournures de phrases, très en vogue dans la petite littérature: *reprenait Hedvige suppliante... dit Olga ironique*, etc., etc. Autre remarque: l'auteur ne semble pas bien connaître la vie intérieure des Filles de la Charité; elles n'ont pas de cérémonies brillantes pour l'émission des vœux, ni robe blanche, ni fleurs, ni bijoux: la Sœur Supérieure reçoit leurs promesses et leur donne la *cornette*, c'est le nom consacré; tout est simple en elles et autour d'elles.

Nous espérons que l'auteur de *Nathalie* nous donnera bientôt un nouveau livre sur un sujet plus attrayant, et qui lui permettra mieux de faire connaître ses qualités d'esprit et de cœur.

M. B.

PETITES LECTURES

Pour les Institutrices et les Mères (1).

Tout récemment nous avons parlé de l'Éducation, en jetant un coup d'œil rapide sur les écrits que cette question délicate a inspirés en France; c'étaient des plumes royales, nobles, sacerdotales, qui traçaient ces règles; aujourd'hui nous dirons un mot d'un écrit modeste, venu de Lorraine, et qui mérite l'attention des mères et des institutrices. Il est évident que celle qui l'a écrit aime et connaît l'enfance, et elle trace, pour l'éducation, des conseils puisés dans la réflexion, dans l'observation, sortis du cœur et échauffés par le zèle. Tout est bon dans ce petit livre, qui est sorti de l'âme et de l'expérience d'une humble institutrice; elle avait recueilli, comme un trésor, les anciennes maximes sur l'éducation; les idées modernes ne se rencontrent pas chez elle; elle aime les enfants, elle ne les adore pas; elle apprécie la science mais elle donne le pas sur elle à la morale chrétienne, elle met le devoir au-dessus de tout, elle élève le cœur, et dans ce petit volume, si modeste qu'il soit, se trouvent

(1) Chez Didier. — Prix franco, 2 fr.

(2) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. — Prix franco, 2 fr.

(1) Chez Vagner, 3, rue du Manège, à Nancy. — Prix franco, 1 fr. 80 c.

tous les avis pratiques pour faire des chrétiens, des honnêtes gens, des femmes distinguées et pures.

Il s'adresse, on le conçoit, à celles qui ont charge d'âmes ; c'est à elles que nous le signalons avec une entière confiance. Elles liront avec intérêt les jolis portraits qui terminent le volume, et qui sont tracés d'après nature.

M. B.

Méthode pour cuire les Porcelaines chez soi

A celles de nos lectrices qui s'occupent de la peinture sur porcelaine, nous signalons un bon petit livre, intitulé :

Méthode nouvelle pour cuire chez soi les peintures sur porcelaine, chez M. Gabelle, à Châteaubriant. Prix 1 franc 50 centimes.

CONSEILS

IV^e CONSEIL A MARGUERITE

Non, mon enfant, je ne suis pas surprise que, dans ce chemin qui paraissait tout semé de roses, vous rencontriez quelques épines. Quand on a longtemps vécu, rien n'étonne, et bien moins encore ce qui fait le fond de la vie humaine, l'ennui, les chagrins, les combats, dures nécessités auxquelles nul n'échappe. Jeune, mariée à l'homme que vous aimez, assez riche pour vos désirs, vous trouviez la terre agréable et l'existence facile ; mais voici que s'élève une voix discordante qui trouble ce doux concert. Votre belle-mère, dites-vous, est jalouse, elle vous déteste, elle vous blâme, vous contrarie, vous froisse, et la présence de votre mari ne l'arrête pas, bien au contraire. Pauvre femme ! ce n'est pas de vous, Marguerite, que je veux parler, c'est de cette pauvre mère, qui n'a pas assez d'abnégation pour voir donner à un autre ce trésor d'affection qu'elle avait seule possédé. Elle souffre, elle s'irrite, elle s'aigrit, elle est fort à plaindre. La nature suit sa pente, le cœur suit sa loi, *l'homme quitte son père et sa mère pour suivre sa femme*, et l'âme de la mère, collée à celle de son fils, se déchire sous l'effort de cette séparation, que les fils, ni les filles même, n'ont pas le talent d'adoucir. En général, emportés par la fougue de leur âge, ils rompent ces doux et tendres rapports du fils avec la mère ; ils ne décousent pas. Et peut-être votre Etienne, qui vous aime tant, qui vous met si haut, n'a-t-il pas ménagé d'une main délicate l'amour de sa mère, et il a laissé voir, trop ouvertement, où le portaient ses préférences. Les mères doivent s'attendre à cette ingratitude inconsciente, elles le savent d'avance, mais il faut une grande force d'âme pour l'accepter, quand le moment est venu, pour se taire

et pour voir avec des yeux bienveillants, l'innocente rivale, qui accapare complètement cette âme si chère et dont les moindres mouvements ont du prix pour celle qui l'a développée et couvée. Ma bonne Marguerite, réfléchissez à cela, au mal involontaire que vous faites à votre pauvre belle-mère, et vous excuserez ses boutades, ses critiques et ses tristesses ; vous serez généreuse envers elle : il lui plaît de contrôler votre ménage, la direction que vous lui imprimez, votre table, les arrangements de votre maison, laissez tomber sans réplique les observations qui vous semblent injustes, se taire n'est pas si difficile ! et profitez de ce que ses remarques peuvent avoir de bon et d'utile. Les maris ne sont jamais fâchés que l'on fasse chez eux ce qui se faisait dans la maison maternelle, et j'en vois, arrivés à la vieillesse, qui disent encore avec plaisir : *C'est comme chez ma mère !* il y a là, soyez-en sûre, Marguerite, un sentiment qu'il faut ménager. Etienne, en ce moment, est très épris, et lorsque vous vous plaignez de quelque brusquerie de sa mère, il fait chorus avec vous, il ne la défend pas ou à peine, mais croyez-le, si vous savez être patiente et respectueuse, il vous en saura un gré infini : aujourd'hui il ne veut pas vous contrarier, mais demain, mais dans un an, il vous jugera, et vous trouverez en lui, selon que vous aurez été douce avec sa mère, ou implacable, un ami de plus en plus fidèle, ou un rigide censeur. Il faut bien se l'avouer : la situation d'âme où vous le voyez aujourd'hui sera passagère : on n'est pas toujours amoureux, mais les qualités nobles de la femme obtiennent toujours, chez un homme bien né, l'estime et l'attachement. Et voici une de ces occasions où vous pouvez montrer que vous n'avez pas une âme commune : je vous

accorde que votre belle-mère est injuste, jalouse, que ses procédés ne sont pas aimables, que ses paroles acerbes contre vos amies et vos anciennes relations ne sont pas de bon goût, eh bien ! triomphez d'elle et de son mauvais vouloir par la douceur, la patience, la bonté ; n'aigrissez pas contre elle l'âme que vous lui avez ravie, tâchez de lui faire comprendre, au contraire, qu'elle a gagné une fille et qu'elle n'a pas perdu un fils. Que faut-il pour remporter ces belles et touchantes victoires ? de la modération, répondre peu ou pas aux blâmes, quelle que soit leur inopportunité, en profiter lorsqu'ils ont un côté acceptable, et laisser voir, franchement, de bon cœur, que vous savez profiter de la leçon sous quelqu'amère enveloppe qu'elle soit cachée ; continuer à votre belle-mère vos visites, vos invitations, engager votre mari à l'aller voir seul ; ne pas lui faire de cachoteries, votre vie n'a rien, il me semble, qui doive être caché, et ces dissimulations puérides, qui ont pour objet une dépense, une partie de plaisir, froissent, et

à juste titre, ceux et surtout celles qui en sont l'objet. Avoir enfin, en tout, une conduite douce, sincère, égale, et si vous le pouvez, ajoutez-y des prévenances : un bouquet, un petit ouvrage, une de ces bagatelles qui disent : *J'ai pensé à vous !* triomphent parfois des plus violentes antipathies, et certes, ce n'est pas une antipathie que vous avez à vaincre ! J'ai vu l'effet d'un sachet d'odeur, un joli sachet, brodé et parfumé, offert avec grâce, sur l'humeur d'une grand-mère fort intraitable : essayez, un jour de fête, à la Sainte-Marie, par exemple, d'un de ces jolis truchements, et vous verrez, vous verrez une fois de plus s'accomplir la parole évangélique : *Bienheureux ceux qui sont doux !* Soyez-en persuadée, Marguerite, dans les rapports de famille, qui sont inévitables, le vrai moyen de vivre en paix, c'est de beaucoup céder et d'apporter, en toute rencontre, un profond esprit de conciliation et de support. Vous en trouverez la récompense.

Votre amie, M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

X

APRÈS DEUX ANS.

Deux ans s'étaient écoulés déjà depuis que Faustine était devenue madame Conrad Wallays, deux ans qui, pour elle, avaient passé comme un bon rêve, lune de miel prolongée, pendant laquelle elle avait perdu le souvenir du passé, avec ses amères déceptions, ses peines imaginaires peut-être, mais cruelles ; elle possédait ce qu'elle avait si ardemment désiré : l'amour dans le mariage, l'amour et la présence continuelle de l'être aimé, l'amour et les confidences et les longs entretiens, les promenades au matin dans la rosée, au soir, sous les blancs rayons de la lune, l'amour et des prévenances infinies, des attentions auxquelles rien n'échappait, qui se multipliaient sans se ressembler et créaient autour de cette femme, si isolée jadis, sans appui, sans conseil, sans joie, une atmosphère délicieuse. Son âge mûr connaissait enfin les félicités que sa jeunesse avait enviées aux autres ; elle avait un ami, un mari, assidu auprès d'elle, qui épiait ses volontés, qui ne paraissait jamais lassé ni de

l'aimer, ni d'en être aimé, et qui savait trouver pour lui plaire, les paroles tendres et les procédés délicats que l'amour inspire. Tous les matins, il lui apportait une gerbe de fleurs, qui semblait l'augure des bonheurs de la journée.

Il avait introduit, dans leur existence matérielle, un bien-être dont Faustine, durement élevée, ne s'était jamais avisée ; un calorifère immense chauffait l'immense château, la table réunissait les produits de tous pays, les serres étaient devenues un très beau jardin d'hiver, des attelages de prix avaient remplacé les solides chevaux des Ardennes, et les domestiques du pays, un peu rustres, gens probes sous une enveloppe grossière, étaient remplacés par des laquais bien stylés et de grande mine ; la vieille Jeannette était morte avant ces métamorphoses ; elle n'avait vu ni le chef orgueilleux, ni les gens de livrée, ni les valets de chambre corrects et guindés, ni les filles de service coquettes, ni le nouveau jardinier, un maître, un savant ; elle s'en était allée doucement, fermant l'ère de la simplicité au château de la Sermoy, et Faustine, absorbée dans ses joies, avait remarqué à peine la mort de la vieille servante de son père. Elle

vivait dans un cercle enchanté, où personne ne pénétrait; jamais le public n'était admis à jouir des magnificences écloses au château; Conrad et Faustine se suffisaient; il ne paraissait heureux qu'à ses côtés, elle n'était certainement heureuse qu'auprès de lui. Le passé devenait un mauvais songe dont elle était enfin réveillée! Elle continuait son journal, elle y écrivait :

» Il est donc des jours bénis dans la vie! Ils s'enchaînent les uns aux autres, comme les brillantes perles d'un collier, et plus les jours de bonheur se multiplient, plus je les trouve ravissants, touchants et doux. On dit qu'on se fatigue de tout... Oh! celui qui a dit cette parole cruelle : tout lasse, tout passe, tout casse, celui-là n'avait pas éprouvé les amertumes de la solitude, du désenchantement et des espoirs trompés! Il n'aurait pas crû qu'on pût se lasser d'être heureux! Je ne saurais dire combien j'ai peur maintenant de la souffrance, et combien me glace la pensée que mon Conrad, mon mari, pourrait ne plus être là à toute heure!... qu'il pourrait... je ne veux pas écrire ce mot horrible! et pourtant, la menace de la séparation plane toujours sur nos têtes... L'autre jour, ce jeune homme n'est-il pas mort, frappé par un mal soudain, en rentrant du champ qu'il avait ensemencé?... Hélas! tout est péril autour de nous, la nature si belle peut devenir redoutable... ce lac où il nage peut l'engloutir, le cheval qu'il monte, le briser contre terre, ce vent frais peut glacer son sang, ce rocher, près duquel il passe, peut s'écrouler sur lui. Je ne vis pas lorsqu'il n'est pas à mes côtés...

» J'avais donc raison en pensant que les classes populaires, ces généreuses nourrices de la patrie, possédaient, en même temps que le courage, la persévérance, l'amour du travail, tous les sentiments délicats et généreux. Voilà mon mari, mon bien-aimé Conrad, fils d'un pauvre cultivateur, qui n'a jamais vu le monde, la société brillante, mais qui a deviné, par le seul instinct de son cœur, la courtoisie, les attentions, les soins les plus aimables... Jamais une parole brusque, toujours l'affection tendre et les tendres soins. Le cœur l'inspire, et quel bon maître! Tous les chagrins sont envolés, ils ont disparu comme la triste neige disparaît aux rayons bienfaisants du soleil. Je me laisse vivre, je me laisse aimer, je me laisse soigner comme un être précieux et chéri. O jours bénis, ne finissez jamais!

« Chaque journée est un poème qui commence par un message embaumé! Souvent, Conrad m'apporte lui-même son bouquet, lorsque je suis encore au lit, car il exige que je me repose et me ménage; quelquefois, il le confie à Fausta, mais l'enfant sauvage ne s'acquitte pas volontiers de la commission. Ce matin encore, elle a jeté sur mes genoux sa gerbe fleurie, des roses admirables, en disant brusquement :

« Tenez, mamma, il vous envoie cela ! »

« J'ai voulu l'embrasser, elle s'est sauvée. Je la crois jalouse de Conrad, ma pauvre petite fille! Il est vrai, soyons juste, que seule, elle occupait mon cœur, et que, maintenant, elle a un rival qui prend beaucoup de place. Mais jamais l'amour conjugal n'a exclu l'amour maternel... Avec la raison, et les années, Fausta verra combien elle m'est chère; elle s'attachera à Conrad : il l'aime, il est plein de bonnes intentions pour elle, il veut l'instruire lui-même, et il commencera, dit-il, dans un an. L'enfant, comme autrefois, court et joue; elle n'a plus de compagne, depuis que le jardinier et sa petite Angélique sont partis, mais elle s'amuse seule, elle a des jouets, elle a un chien; elle a, dans le parc, une petite chaumière, qui est sa maison; elle dine et soupe avec nous, elle est plus choyée, plus gâtée que beaucoup d'enfants de son âge, elle doit être heureuse... Je l'élèverai et la marierai, son sort est assuré. Mais en attendant les années graves de la vie, je la laisse à elle-même, à ses jeux, à ses courses, elle se développe et devient très forte et aussi très-jolie. Je vieillirai entre elle et Conrad... mais vieillirai-je? je suis trop heureuse pour vivre longtemps... Je me suis interrompue dans le récit de ma journée : il vient lorsque je suis levée et habillée, et je m'habille avec soin pour ne pas lui déplaire... Il aime le bleu, je porte du bleu; il aime les dentelles, je porte des dentelles, je varie mes toilettes. Mais, hélas! lorsque je me regarde, je déplore de n'avoir pas à offrir un autre visage à ses yeux aimés! Mais il a deviné l'âme sous la laideur de l'enveloppe, il m'aime... Nous commençons notre délicieuse journée, nous lisons les journaux en prenant le thé, et la conversation serait interminable, si la voiture n'attendait à la porte. Il veut que je me promène en voiture ouverte, et que je prenne l'air... Nous sortons ensemble... nous allons de préférence dans les bois, sans que leur charme nous lasse jamais... nous rentrons... il écrit à côté de moi, ou bien, il me fait la lecture jusqu'au repas du milieu du jour. Je dine entre Conrad et Fausta... Ma petite Tzigane n'est pas toujours aimable ni civilisée, mais il est évident que ce défaut de sensibilité se corrigera avec l'âge. Hier, n'a-t-elle pas jeté une pêche à la tête de Conrad? J'ai voulu la gronder, il m'en a empêchée, il est si bon! J'ai demandé à l'enfant pourquoi elle s'était permis cette impertinence :

« Parce que je ne l'aime pas! je veux qu'il s'en aille, mamma!

— Cela ne se peut pas, chère! il restera toujours ici.

— Alors c'est moi qui m'en irai. »

« Conrad a beaucoup ri de cette boutade, mais l'antipathie de cette enfant est inconcevable.

« Nous passons l'après-midi ensemble, parfois, souvent même, nous nous promenons dans les serres, dans le parc, même dans les vergers et le potager. Partout, il y a quelque chose à voir, des ordres à donner. Nous nous entendons en tout : nous avons mêmes goûts et même volonté. Il n'y a qu'un point sur lequel nous ne nous entendons pas, les affaires d'argent. Conrad ne les comprend pas... il ferait aux fermiers de telles concessions, que bientôt nous serions ruinés... Les affaires, les discussions l'ennuient et lorsqu'il m'arrive un notaire ou un tenancier, il m'abandonne aussitôt et ne revient que lorsque le fâcheux, l'importun est parti. J'ai dû forcément garder la direction de mes affaires, il ne veut pas en entendre parler... »

Voilà, ce qu'après deux ans de mariage, croyait et pensait Faustine. Elle avait en son mari une foi absolue, bien justifiée par tout ce qu'elle voyait de lui; aucune dissonance n'avait troublé ce concert. Conrad possédait une perspicacité rare et un très grand pouvoir sur lui-même. Il avait vu et avait deviné ce qui captiverait l'âme ardente de Faustine, ce qui lui donnerait sur elle un pouvoir presque absolu, et quoiqu'il lui en coûtât peut-être, il avait renoncé à ses habitudes un peu matérielles, il avait abandonné la pipe et le culte du dieu Cambrinus, cher aux races allemandes; il avait entouré Faustine de soins, d'égards, d'attentions ingénieuses, et, sans se démentir un instant, il avait joué, au profit de sa femme, la comédie de l'amour profond et désintéressé. Il avait soigneusement caché ces pensées que Pascal appelait les pensées de derrière la tête, les plus intimes, les plus insondables, celles qui ne se confient pas; elle ne pouvait supposer, la pauvre Faustine, que, lorsque appuyée à son bras, il lui parlait le langage des poètes, lorsqu'il empruntait à Lamartine ou à Schiller les expressions d'une affection ardente, il rêvait au moyen de se faire un jour attribuer cette grande fortune dont il jouissait, mais qu'il ne possédait pas; elle ne pouvait pas se douter, lorsqu'à table, il tentait de faire causer Fausta, lorsqu'il la grondait à propos de quelqu'incartade, lorsqu'il émettait des plans superbes pour l'éducation de leur fille adoptive, elle ne pouvait se douter du degré de haine qu'il éprouvait pour cette enfant, obstacle à ses désirs, rivale d'affection, rivale d'intérêt! Elle eût frémi si elle eût vu le fond de ce cœur sur lequel elle se penchait, dans lequel elle croyait lire. Pauvre Faustine!

Un instinct secret, une défiance naturelle, éclairaient mieux l'enfant; elle repoussait les caresses de Conrad, elle écoutait ses paroles affectueuses d'un air de mépris, et ce qu'elle soupçonnait en lui de haine, elle le lui rendait en antipathie. Elle l'avait vu venir à regret, la violente tendresse que Faustine montrait à toute heure à son mari avait éveillé la jalousie

de l'orpheline, seul objet jusqu'alors des pensées de sa mère, et lorsque Fausta eût démêlé que le nouveau maître de la maison l'exécrait, elle se prit à le détester de plus en plus et le lui laissa voir. Aucun frein ne retenait cette âme impétueuse, livrée à elle-même, ardente dans son amour, ardente dans sa haine et à qui on n'avait pas appris, au nom de Dieu, à modérer ses passions. Faustine s'attristait parfois, lorsqu'une parole brusque de l'enfant, un mouvement répulsif qu'elle n'avait pas maîtrisé, faisait monter le rouge de la colère au front de Conrad, mais elle espérait tout du temps, le temps devait amener le calme, la raison, l'affection, développer le cœur, élever l'esprit; le temps, ce grand maître! qui n'enseigne que les gens trop vieux pour profiter de ses leçons!

Le temps passa donc, sans amener d'amendement. Fausta se montra tout à fait rebelle aux premières leçons que Conrad voulait lui donner: ni promesses ni menaces ne pouvaient lui faire articuler A B C. Elle se refusait aux lettres humaines avec une fermeté digne d'une meilleure entreprise; elle se refusait à tout exercice de mémoire, à tout travail d'aiguille que les femmes de Faustine auraient voulu lui enseigner, et plus que jamais, elle errait comme un faon, dans le parc et les fourrés du bois. La santé de Faustine déclinait un peu; elle gardait la chambre et peut-être ne se rendait-elle pas un compte bien exact de l'existence oisive et vagabonde de l'enfant: elle subissait une influence bien chère, et lorsque Fausta témoignait de l'aversion à Conrad, c'était naturellement Fausta qu'elle blâmait. Les scènes étaient fréquentes, et Conrad y apportait une si angélique patience!

« Notre enfant, disait-il, est une petite Tzigane, un oiseau des forêts, qui ne veut pas rester en cage, ni apprendre de beaux airs. Il faut attendre.

— Que vous êtes bon, ami!

— Je désire que vous soyez heureuse, que rien ne vous trouble, ma Faustine.

— Je suis parfaitement heureuse quand vous êtes près de moi, et je ne doute pas que Fausta ne vous aime enfin comme vous le méritez si bien!

Fausta assistait à ce tendre dialogue; elle était debout près d'une étagère chargée d'ivoires et de cristaux antiques; elle écoutait. Tout-à-coup, elle se retourna avec un mouvement si brusque, qu'elle renversa un vieux gobelet qui portait les figures des Apôtres; il se brisa en mille morceaux; elle ne s'en inquiétait pas, et d'une voix vibrante, elle dit:

« Moi! vous aimer, méchant! jamais! »

Elle courut se jeter sur la chaise longue de Faustine, l'embrassa, malgré une légère résistance, et elle lui dit avec des larmes de colère:

« Faites-le partir, mamma! il ne vous aime

pas! hier, il a haussé les épaules pendant que vous parliez... je l'ai vu dans la glace... il se moque de vous! »

Faustine rougit et leva les yeux sur son mari.

« Vous n'avez pas compris, Fausta, dit-il d'un ton composé. Votre mamma me parlait d'un de ses fermiers, qui est un homme bizarre, et je levais les épaules parce que je désapprouvais les actions de cet homme.

— Ce n'est pas vrai! répéta Fausta, vous avez toujours l'air de vous moquer d'abord... et vous fumez en cachette de mamma, je l'ai bien vu, moi!

— Fausta, dit Faustine d'une voix faible, je suis malade, tu me fatigues... va jouer... »

Fausta l'embrassa passionnément et sortit de la chambre. Conrad vint s'asseoir auprès de sa femme et lui prit la main :

« Vous me croyez, dit-il, et vous savez, chère âme, si je vous aime et vous respecte!

Oh! oui, dit-elle, je ne puis vivre sans cette certitude. Mais cette enfant m'effraie... Qu'allons-nous en faire?

— Mon Dieu, dit-il d'un ton naturel, mes idées, à son égard, changent; je pensais la garder toujours avec nous, l'élever dans nos idées, lui donner une instruction complète, en faire enfin une femme ressemblant à vous, Faustine, si c'était possible, mais en présence de cette hostilité inébranlable, mes idées s'ébranlent, elles, à leur tour.

— Que penseriez-vous, cher ami?

— Je pense qu'il vaudrait mieux l'éloigner de nous, pendant quelques années, en la plaçant dans un pensionnat choisi, en Allemagne; elle nous reviendrait adoucie, apprivoisée... nous n'aurions plus que de la joie avec elle.

— C'est une grande détermination, cher; réfléchissons encore...

— Oh! oui, rien ne presse... dormez un peu... je vais lire auprès de vous un roman de George Sand, et je vous le lirai tout haut, s'il est digne de vos oreilles délicates... »

Elle lui prit la main et la tint dans les siennes, jusqu'à ce que le sommeil vint : il resta à ses côtés, rêvant, calculant, réfléchissant, et si Faustine avait vu à l'improviste cette physionomie obscurcie et dont le masque était tombé, elle eût frémi.

Le lendemain, après le dîner qui avait été court et silencieux, Faustine se coucha, Fausta prit sa volée, et Conrad, lorsqu'il vit sa femme endormie, lui écrivit au crayon un mot qu'il posa sur le lit, avec un lys du Japon pour presse-papier. Il lui disait : « Je vais à la ferme faire la commission dont tu m'as chargé; repose doucement, ma bien-aimée. »

Il sortit, respirant l'air à pleins poumons, comme un homme qui s'est longtemps contraint, et pour aller à la ferme, il prit le chemin des écoliers, par la forêt. Autour de lui, tout était

calme, ce calme inexprimable des après-midi d'été; les hommes étaient aux champs, les vaches paissaient silencieuses, les oiseaux se taisaient, à peine entendait-on, de loin en loin, le cri du coucou; le soleil, brûlant dans la plaine, ne répandait dans le bois qu'une chaleur tempérée, l'ombre était délicieuse, et ce repos de la nature semblait fait pour inspirer de douces pensées. Pourtant, il ne paraissait pas agir sur Conrad; il allait, les sourcils froncés, enfoncé dans ses pensées, et décapitant avec sa canne, comme un autre Tarquin, les innocentes petites fleurs qui poussaient le long de l'étroit chemin. Tout-à-coup, il s'arrêta, un peu surpris : une colonne de fumée bleuâtre s'élevait au bout du chemin et remplissait l'air d'une odeur agreste de feuilles, de fanes et de menu bois brûlés. Conrad marcha plus vite, il arriva près de la chaumine de Fausta, et il aperçut Fausta elle-même à genoux devant le feu et soufflant de toutes ses forces. Sa jolie figure, colorée par la flamme, aurait fait un excellent tableau : elle ne désarma pas Conrad : il courut vers la petite fille, la fit relever de force et lui dit :

« Que fais-tu là ?

— Vous le voyez bien : je fais cuire des pommes-de-terre.

— Que tu as volées!

— Volées! je les ai prises dans les champs de mamma, et ce qui est à mamma est à moi, elle me l'a dit souvent.

— Et le faisant argenté que tu as fait envoler l'autre jour était à toi, aussi? répons? »

Elle le regarda avec colère, et répartit :

« Je répondrai à mamma.

— Ta mamma, comme tu dis, ne veut plus entendre parler de toi : demain, tu partiras pour l'Allemagne, nous te mettrons en pension et nous n'entendrons plus parler de cette méchante petite bohémienne!

Fausta pâlit :

« Cela n'est pas vrai! vous mentez! dit-elle. »

Il lui prit le bras et le serra :

« Je ne mens pas, dit-il, tu vas partir. Je suis le maître ici, et tu l'apprendras à tes dépens.

— Moi, je dirai à mamma tout ce que vous faites quand vous allez au village : elle vous chassera! je vous ai bien vu, allez! je sais bien des choses!

Elle se dressait, hardie et arrogante : Conrad, dont la conscience n'était pas à l'abri du reproche, fut saisi, devant cette résistance, d'une fureur inexprimable.

« Mauvaise bête! dit-il. »

Et sa canne, maniée d'une main vigoureuse, s'abattit six ou sept fois sur les épaules de l'enfant.

« Veux-tu t'en aller? décampe! lui dit-il en la cinglant de nouveau. »

Quoique Fausta fût née intrépide, la douleur triompha de son courage, elle s'enfuit. Conrad,

tremblant de fureur, la vit prendre une des allées les plus sauvages de la forêt, il la poursuivit encore, en faisant cingler sa canne, elle courait de plus en plus vite, comme un malheureux animal forcé à la course, et enfin, il la perdit de vue, et il ne la chercha pas.

Le soir, Fausta ne revint pas à la maison; Conrad fit battre tout le pays, mais elle ne se retrouva point, et personne ne put s'expliquer cette disparition.

XI

L'ENFANT PERDUE.

Faustine, malade, car l'automne de la vie n'est jamais sans souffrance, retenue chez elle, dans sa chambre et même dans son lit, éprouvait la plus vive inquiétude au sujet de l'enfant, mais Conrad multipliait les démarches; il écrivait au gouverneur de la province, aux procureurs du roi, aux commissaires de police, à tous ceux qui pouvaient donner quelques renseignements sur l'enfant disparue, mais aucune lumière ne se faisait; on ne l'avait pas vue, on avait interrogé vainement les voitures de saltimbanques, les bandes de Bohémiens qui allaient à la grande foire de Luxembourg, Fausta n'était pas parmi eux; on avait sondé les cours d'eau, interrogé les lacs et les étangs, le pauvre petit corps ne s'y trouvait pas: elle s'étonnait, elle s'affligeait à l'excès: comment tant de zèle intelligent restait-il sans résultat! elle aurait voulu que Conrad allât lui-même à la recherche de Fausta:

« Vous quitter, ma bien-aimée! dans l'état où vous êtes! il ne faut pas me le demander. Et pour qui? pour cette ingrate, comblée de vos bienfaits, et qui a fui votre protection et votre amour!

— Pauvre enfant! elle n'a pas su ce qu'elle faisait!

— Ma chère amie, je crois aux instincts de race: Fausta appartient à ces tribus vagabondes qui errent depuis des siècles à travers le monde et que jamais on n'a pu fixer: Fausta n'a pu être fixée ni par l'amour, ni par le bien-être...

— Vous croyez donc qu'elle est avec ces hordes de voleurs, de diseuses de bonne aventure?

— Hélas! il en passe tous les jours dans les environs... n'est-ce pas cette année que l'on célébra la procession dansant d'Eternach, un pastiche du moyen-âge: tous ces gagne-deniers y vont, et Fausta pourrait être parmi eux.

— Il faut la faire chercher, promettre une grande récompense... je vous en conjure, ami, ne négligez rien.

Conrad écrivit missive sur missive; ces lettres si bien dites, si éloquentes, partirent-elles pour leur destination? il est permis d'en douter, et

celles qui partirent suggéraient toutes des réponses négatives et désolantes. On ne retrouvait pas la moindre trace de Fausta.

Quand l'enfant s'était vue menacée et battue, un conflit d'idées se fit dans sa pauvre tête: on la rebutait, on la frappait, on allait l'enfermer dans une prison (un pensionnat n'était pas autre chose à ses yeux) donc, sa protectrice ne l'aimait plus, ne la défendait plus et l'abandonnait tout entière à son ennemi. Que faire alors? fuir, fuir les coups d'abord, la prison ensuite; et, légère comme une gazelle, l'enfant courut par les sentiers non-frayés qu'elle connaissait mieux que personne, aucun œil humain ne la vit au sortir de la forêt: elle tourna le village, elle monta une haute colline, la redescendit, et se trouva de nouveau dans un bois, aux fourrés inextricables. La nuit la surprit, couchée sous un buisson de myrtes, elle soupa de quelques fruits sauvages et d'un morceau de pain resté dans sa poche; elle but, dans le creux de sa main, un peu d'eau froide qui coulait, goutte à goutte, d'un rocher entouré de menthes, puis, elle dormit comme une enfant qu'elle était.

L'aube vive et rose la réveilla: elle se souvint, et quoique ses jambes fussent bien fatiguées et son estomac bien creux, elle se remit en route; toute la journée, elle erra dans ce bois, enchanté comme celui de la belle Viviane, elle ne put en trouver l'issue, elle retombait toujours auprès de la petite fontaine qui suintait du rocher, et, comme la veille, elle n'eut d'autre nourriture que des noisettes, des mûres sauvages que le soleil n'avait pas encore noircies, quelques sorbes et des faines dont les écureuils n'avaient pas voulu. Elle dormit mal, et le lendemain, elle se remit en route, se proposant d'aller toujours tout droit devant elle.

Elle marcha lentement, car elle était épuisée, et vers midi, elle vit enfin le terme des longues arcades de la forêt; elle aperçut un champ jaune de blé, et au bout du champ, une très petite ferme. Elle s'écarta de la ferme, toute figure humaine lui faisait peur; elle suivit une route tout opposée qui menait vers un long espace couvert de bruyères et de plantes sauvages: pour y arriver, elle franchit un ruisseau, impétueux comme un petit torrent; elle y laissa ses bottines, éculées par les marches des jours précédents. En ce moment, la petite Fausta avait fort mauvaise mine, et on n'aurait pas soupçonné en elle l'héritière d'une opulente maison: ses cheveux mêlés, embrouillés, étaient pleins de poussière, de feuilles mortes et de brins de gazon; sa figure fatiguée, pâlie, et non lavée, était noircie par le jus des baies sauvages; son tablier blanc n'était plus qu'un lambeau, sa robe de mousseline anglaise avait subi le contact des épines et des broussailles, ses pieds étaient nus... ses restes d'élégance avaient un aspect misérable, comme celui des pauvres danseuses de foire,

des pauvres enfants de la mandoline... si son père et sa mère l'avaient vue ! si Faustine l'avait vue !

Dans la bruyère, il y avait un chemin frayé : Fausta y rencontra deux petites filles très sages, très propres, qui revenaient de l'école, leur panier au bras :

« Regarde celle-là ! comme elle est sale ! dit la cadette à la vue de Fausta.

— Elle a l'air tout misérable, répondit l'aînée. Veux-tu ça ? ajouta-t-elle en tendant à Fausta un morceau de tartine resté au fond du panier. »

Fausta détourna la tête : la petite fille posa le pain au bord de la route, prit la cadette par la main et elles coururent chez elles, à la ferme, où les attendait le bon repas de midi.

Fausta prit le morceau de pain, le dévora et se remit en route ; elle erra dans la vaste bruyère, et enfin, fatiguée à l'excès, elle se cacha dans une espèce de grotte, de retraite, formée par des plantes enlacées, elle s'y endormit, le froid de la nuit la réveilla, elle avait très faim, et, pour la première fois, elle se prit à pleurer. Quand ses larmes furent épuisées, elle réfléchit autant qu'elle le pouvait... on ne lui avait rien appris, elle ignorait Dieu, elle ignorait le monde... livrée au seul instinct de la nature, elle avait aimé Faustine qui était bonne, et elle s'était amusée, on ne lui avait rien demandé de plus ; les domestiques, même la vieille Jeannette, avaient eu soin de lui dire que sa mère était une saltimbanque ; elle avait retenu cette parole, parfois, elle avait vu passer ces pauvres nomades, et dans sa cervelle d'enfant, elle se proposait de rejoindre une de ces troupes et d'aller avec elle, aussi loin que possible, au bout de la terre.

Elle se remit en route, lentement ; les fruits étaient rares dans la bruyère, la pauvre petite, chancelante, épuisée, ne trouva rien que de l'épine-vinette, âpre et sûre, qui calma sa soif sans apaiser sa faim ; elle se traîna toute la journée, et vers le soir, elle atteignit un hameau, composé de quelques petites maisons, assez semblables à la chaumine où Fausta faisait jadis le ménage de sa poupée.

La première de ces maisons servait de cabaret, et on y vendait en même temps quelques menues denrées : sur une planche en dehors de la porte, on voyait des paquets de chicorée, du sucre d'orge dans un bocal, des poires et des petits pains vieux de quatre ou cinq jours. Fausta éprouvait dans ses entrailles les angoisses de la faim ; la propriété d'autrui, le tien et le mien, n'avaient pas un sens très net pour elle, elle ne savait rien des lois sociales, et, sans hésitation, elle s'approcha, étendit la main et saisit deux petits pains.

Elle en mangea un gloutonnement, sans aller plus loin, toute à la satisfaction de l'appétit, et elle fut aussi surprise que troublée, lorsque la

cabaretière, sautant hors de sa maison comme une louve de sa caverne, la saisit durement par le bras, criant :

« Je t'y prends, voleuse ! vaurienne ! coureuse ! »

A ces cris, les voisines arrivèrent et il se forma autour de Fausta un cercle de visages menaçants et un concert de clameurs. On l'interrogeait en patois wallon, elle ne comprenait pas ; son silence, son air hagard, le désordre de ses habits impressionnaient fâcheusement ces femmes ; on avait volé dans le hameau des volailles et des lapins, on avait forcé les pauvres troncs de la chapelle, elles voyaient des brigands partout, et cette malheureuse petite fille leur paraissait l'éclaireur d'une nouvelle bande. Point de pitié pour elle !

Le garde-champêtre fut appelé ; il emmena Fausta, il l'enferma dans une petite chambre, chez lui, mais avant que de l'enfermer, il lui donna une grande assiette de soupe, ce brave homme avait des enfants : Fausta se coucha sur un lit de camp, et dormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, elle fut transférée à la ville voisine.

Quinze jours après, M. Conrad Wallays reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Le garde-champêtre du hameau de *** dé-
pendant de la commune de *** a amené à la
maison d'arrêt de *** une enfant, arrêtée en fla-
grant délit de vol et de vagabondage. Inter-
rogée à plusieurs reprises, cette enfant a fini
par déclarer qu'elle se nomme Fausta (sans
indication du nom de famille) qu'elle a été éle-
vée chez mademoiselle Faustine Malfroy, au
château de la Sermoys, et qu'elle s'est enfuie,
parce qu'on menaçait de la battre et de l'enfer-
mer.

« Si vous désirez, Monsieur, réclamer l'enfant
élevée par Madame votre épouse, veuillez me
l'écrire, ou mieux, la venir chercher ; elle sera
remise entre vos mains ; sinon, le tribunal
prononcera.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de
ma considération distinguée.

» X. V.

Procureur du Roi, près le tribunal
civil de *** »

Cette lettre fut remise à Conrad pendant que Faustine dormait, à la suite d'un violent accès de fièvre. Il la mit dans sa poche, et les pieds sur les chenets (on faisait du feu dans cette chambre de malade) un verre de vin de Clos-Vougeot près de lui, il réfléchit profondément. Son plan fut arrêté, et le soir même, il écrivit à M. le Procureur du roi,

Château de La Sermoys. Septembre 18...

« Monsieur,

« L'enfant dont vous voulez bien me parler, s'est vue, en effet, l'objet des bontés de ma femme, mais elle y a mal répondu; ses inclinations vicieuses nous ont causé beaucoup de soucis, et la santé délicate de madame Wal-lays lui interdit dorénavant de telles préoccupations. Nous vous serions extrêmement re-connaissants, Monsieur le Procureur, si vous vouliez faire entrer cette enfant dans un éta-blisement d'orphelines, où elle pourra être instruite et corrigée, et, pour aider à cette éducation un peu tardive, et qui peut-être, de-meurera bien inutile, j'ai l'honneur de vous adresser un billet de mille francs. Je remets l'affaire à votre obligeance, et s'il m'était per-mis d'exprimer un vœu, ce serait celui de ne plus entendre parler d'une enfant qui nous a causé mille chagrins.

« Je suis avec reconnaissance et respect, Mon-sieur le Procureur du Roi,

« Votre très obéissant serviteur,

« C. WALLAYS. »

« Enfoncée, la Fausta! se dit Conrad en pliant sa lettre; ceci vaut mieux que des coups de canne. »

Il porta lui-même sa lettre à la poste.

Faustine ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait autour d'elle, mais lorsque la fièvre nerveuse tomba, lorsque l'aurore de la con-valescence lui rendit sa présence d'esprit, elle s'informa aussitôt de Fausta. Conrad baissa tristement la tête :

« Où est-elle? elle est morte! et vous n'osez pas me le dire!

— Non, ma bien-aimée, elle n'est pas morte, mais peut-être vaudrait-il mieux... j'ai ici une lettre du Procureur du roi de ***, qui annonce qu'on l'a vue avec une horde de Bohémiens qui retournait en Autriche... je vais vous lire la lettre. »

Il lut en effet une lettre; (l'enveloppe, avec le timbre du parquet de ***, reposait sur le lit de Faustine); cette lettre disait qu'on avait vu la petite fille, qu'elle paraissait gaie, qu'elle par-lait de sa bienfaitrice en se moquant... on l'avait laissée aller, quoiqu'on eût à lui reprocher un vol...

Faustine cacha, à ce mot, son visage dans son oreiller :

« Les instincts de race! la loi de l'atavisme! vous auriez eu beau faire, amie chérie, vous ne l'auriez pas changée.

— Vous vous en informerez? Vous ne l'aban-donnerez pas?

— Je vous le jure! Reposez-vous maintenant, ma vie, j'ai besoin que vous viviez...

Elle se calma sous l'influence de cette parole aimée, elle guérit et on ne sut plus rien de Fausta. Sa mère adoptive la croyait errante sur les routes d'Europe, à la suite des chameaux et des ours; elle était dans un tranquille et sévère couvent de la petite ville de Diekirch, dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Conrad avait joué gros jeu, mais il avait gagné la partie.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

« Eh bien! vous ne me félicitez pas! vous ne me plaignez point?... »

— Mais, chère Madame, il faudrait d'abord savoir...

— Ah! c'est juste, je ne vous l'ai pas dit en-core. Quel coup imprévu! une pareille décision prise en un clin d'œil. Le docteur y songeait depuis longtemps, dit-il; aussi n'en a-t-il oublié ni une consultation à donner, ni une visite à faire. Mais moi! moi!... quel changement dans ma vie!... Songez donc qu'elle s'échappe de mes bras, qu'elle habitera à cinq cents pas de nous au moins! Tenez la vie est une épreuve trop... »

Un flot de larmes noya l'épithète au passage.

« Mais quel assemblage de perfections que cet Edouard! pas de fortune c'est vrai; que nous im-porte? Son talent lui en tient lieu : la lumière du barreau marseillais, ma chère amie! Ces chers enfants! ils s'adorent voyez-vous. Ne rougis donc pas, Marthe; on doit toujours s'adorer pour s'épouser! c'est essentiellement moral. Mais cette part de tendresse hélas! ne la prend-on point sur celle qui nous revient à nous, pauvres mères? Le mariage se fera dans un mois; quel jour de deuil!... Je vous y invite. Il faut que tous nos amis partagent notre joie! »

« Nous débutons mal ! constatait mademoiselle Joubert en sortant. Tu n'avais donc rien deviné?... »

— Eh ! que voulais-tu que je devinasse ? Je voyais ce jeune homme en honneur chez les Bessebarre, c'est vrai ; mais fallait-il en conclure fatalement à un mariage ? Nous serons plus heureux chez mademoiselle Galescasse.

— Qu'est-ce que mademoiselle Galescasse ?

— Une perle. Elle possède les vertus domestiques les plus solides ! L'étude des langues et des arts l'a trouvée rebelle malheureusement, mais comme elle tient sa maison ! Pas un grain de poussière, pas une toile d'araignée, pas une négligence, pas une erreur dans les comptes de fin de mois ! Sévère pour elle-même, elle l'est plus encore pour ses domestiques et pour son entourage. Quand je lui donnais des leçons, elle ne m'a jamais surprise en avance ou en retard d'une minute sans me le faire remarquer. Oh ! c'est une précieuse femme qui saura mener sérieusement sa barque et la préserver du naufrage corps et biens, celle-là ! Et tiens, justement elle vient à nous. Bonjour Rosine.

— Bonjour Mademoiselle ; si j'avais su votre retour, j'aurais été vous voir ; je sors tous les jours de cinq heures un quart à six heures vingt-cinq pour les visites d'obligation... et d'amitié... Vous vous êtes amusée ?

— Oui certes ! mais il ne s'agit pas de moi ; qu'êtes vous devenue en mon absence, ma chère enfant ?

— J'ai changé le vieux meuble de la salle à manger contre un moins caduc... et j'ai eu du retour ! une excellente affaire. J'ai mené à bien une lessive de six mois, malgré la pluie ! J'ai ourlé moi-même douze douzaines de torchons, et remis à neuf tous mes matelas. Voilà une économie ! la main-d'œuvre est si chère !

— Oui, mais vous êtes si riche ! et tant de pauvres femmes qui n'acceptent pas l'aumône sollicitent du travail !

— Que dites-vous donc à ma fille ? demanda un petit homme couperosé, l'œil vif et le nez au vent.

Euphrasie présenta M. Galescasse à la tante de Gontran.

« Ma cousine mademoiselle Joubert ajouta-t-elle, la meilleure des parentes ; vous la voyez ornée d'un sien neveu, dont elle a fait son fils... un parti hors ligne, M. Galescasse ! les qualités physiques, les grâces de l'esprit, les dons du cœur... et une belle fortune.

« Et cette fortune, demanda-t-il, cette fortune acquise... par le jeune homme lui-même ?

— Y pensez-vous ? à vingt-cinq ans !

— A cet âge, Mademoiselle, j'avais fortement grossi déjà le magot paternel. Mais ce jeune homme, du moins... travaille ?

— Incessamment.

— Commerce ?

— Point que je sache.

— Industrie ?

— Encore moins.

— Alors je ne vois pas...

— Les arts, mon cher Monsieur, les sciences, la littérature ! Oh ! son intelligence ne chôme pas, je vous le certifie. Elle se développe, elle grandit, elle s'enrichit, elle se fortifie dans l'étude. »

..... Vires acquirit eundo !

— Excusez-moi, Mademoiselle, je n'entends pas le grec ! interrompit le bonhomme parodiant Molière sans le savoir.

— Il n'y a point de honte, M. Galescasse... ou presque point ; seulement ce n'est pas du grec que je vous cite là, c'est du latin : un hémistiche de Virgile sur la Renommée, livre IV de l'*Énéide*, cent soixante-quinzième vers.

— La renommée, la renommée... bulle de savon, Mademoiselle ! Elle s'élève un instant, brille au soleil, crève et... qu'y avait-il dedans ? qu'est-ce qu'il en reste ?... Jeune homme chargé de renommée, voyez-vous, piètre acquisition pour une famille. Vend-il au moins ses tableaux, ses découvertes, ses romans, votre candidat ?

— Ma foi je ne m'en suis pas informée. En tout cas, il est assez riche pour ne point négocier son intelligence.

— Billevesées ! billevesées ! Voilà comme déraisonnent toutes les femmes, Rosine exceptée toutefois. Ah ! parlez-moi de ce cerveau-là !... rien de puéril, rien de féminin, rien de poétique, ni de séraphique, ni de fantastique !... un grand livre, quoi ! un vrai grand livre où le doit et l'avoir se balancent, je ne dirai pas à un grain de sable près, mais sans même un grain de sable de différence !... Quelle fille, Mademoiselle ! Je vous en réponds, elle n'épousera qu'un travailleur, celle-là ! J'entends un travailleur pour tout de bon, un travailleur sérieux ! un fils du commerce ou de l'industrie, avec des marchands et des industriels pour ancêtres ! un homme qui produise, mais qui produise du solide ayant cours sur nos marchés ! Un homme qui puisse coter en chiffres connus chacune de ses inspirations, et qui sache évaluer le prix du temps comme le chargement d'un navire ou l'approvisionnement d'un dock ! Parlez-moi d'un mari de ce numéro. C'est première qualité et non pacotille, cela ! ça peut se garantir et... Rosine ne mérite pas moins. »

Mademoiselle Joubert en était convaincue et tourna brusquement le dos.

« Si nous sortions ? » fit-elle à son amie.

Mais l'amie engagée dans une autre conversation ne lui répondit pas.

« J'arrive de ma bastide, lui disait un vieillard à la physionomie débonnaire quoique malicieuse. Je devais vous porter l'invitation des petites qui exigent absolument votre présence à leur anniversaire ; mais puisque je ne vous trouverais pas

chez vous, permettez-moi de vous présenter ici ma requête. »

Euphrasie murmura quelques mots que mademoiselle Joubert ne pouvait distinguer.

« Amenez vos amis, je vous en prie, et qu'ils soient les bienvenus. Vous savez qu'il y a place pour tout le monde à la bastide. Et d'ailleurs les petites ne me pardonneraient pas un refus de votre part; elles prétendraient que je m'y suis mal pris. »

Une inspiration soudaine fit rayonner le regard de mademoiselle Dumont.

« Je ne doute pas, dit-elle, que mon amie n'accepte une aussi gracieuse invitation... surtout si vous la lui adressez vous-même. »

— Présentez-moi donc à elle et veuillez appuyer ma demande. »

Sur un signe d'Euphrasie, mademoiselle Joubert fit à la proposition du vieillard l'accueil désiré.

« Je serai charmée que tu voies les deux roses, dit en sortant la sœur du professeur à la tante de Gontran; peut-être n'aurais-je pas songé tout de suite à la Bastide Gauthier, mais elle s'ouvre d'elle-même à nous; c'est d'un heureux augure. »

— Ainsi soit-il, ma chère amie! ainsi soit-il! car je commence à me décourager un peu; les obstacles se dressent comme à plaisir sur mon chemin; les plus charmantes visions, les plus charmantes perspectives m'échappent comme des mirages trompeurs... A travers mes désenchantements et mes déceptions, il me restait du moins une stable espérance: Jenny! Cette étoile fixe, il est vrai, se voilait parfois d'un nuage ou s'éclipsait derrière un nouvel astre, mais pour reparaitre bientôt... Il semble aujourd'hui qu'elle ait pour jamais abandonné mon ciel... Eudoxie ne m'écrit pas! Eudoxie ne songe plus à moi, peut-être! Eudoxie n'a d'attention que pour son manoir corse, ses arbusiers, ses myrtes... et ses barons de Vaux... A son aise! N'y pensons plus... et respirons le parfum des deux roses. Sont-elles de même nuance?

Très-joli! très-joli! tu penses à la rose rouge et à la rose blanche: à York et à Lancastre. Rassure-toi, mes roses ne forment qu'un seul et même bouquet. »

Mademoiselle Joubert voulut questionner davantage; mais son amie, d'un air mystérieux gros de promesses, répondait seulement:

« Tu verras! tu jugeras! »

Gontran, toujours en dehors des projets de sa tante, se prêtait toutefois merveilleusement, et surtout sans le savoir, à leur réalisation. En attendant le grand jour du départ pour la bastide, il flânait en artiste, visitant les musées, fouillant les vieux quartiers, s'arrêtant au coin des rues devant l'étalage des marchands de bric-à-brac; les hommes de toutes nationalités qui défilaient devant lui dans leurs costumes divers, avec leurs types différents, lui fournis-

saient aussi de curieux sujets d'observation. Il fut donc assez médiocrement satisfait quand il lui fallut s'arracher à son furetage artistique et monter dans le break en partance pour la bastide.

L'aube éclairait à peine les hauteurs de Notre-Dame de la Garde.

En partant de bonne heure, avait dit monsieur Dumont, nous n'aurons pas à redouter le soleil, et nous jouirons de la fraîcheur matinale.

La fraîcheur de Marseille en été!

Certes, il n'en flottait pas le moindre souffle dans les rues étroites qu'il fallait suivre longtemps; elle n'habitait pas davantage les faubourgs par lesquels on devait quitter la ville, et quand on aborda la campagne, du sol foulé par les chevaux, des talus de la route, des murs d'enclos qui la bordaient par endroits, se dégageaient de chaudes effluves enveloppant déjà les promeneurs d'une atmosphère menaçante.

Toutefois, le frère et la sœur habitués au climat du midi et jugeant par comparaison, s'écriaient en humant de confiance cette prétendue fraîcheur:

« Quel instant délicieux! quelle heure enchantée! la rosée, la brise, les blanches vapeurs sur les ruisseaux... Ah! tout cela fait aimer la vie. »

— Mais qu'as-tu donc, Eglantine? Tu t'éventes! prends garde; tu pourrais te refroidir.

Le soleil montait rapidement à l'horizon; la sueur mouillait la croupe des chevaux, l'écume blanchissait leurs mors. Mademoiselle Joubert dénouait son chapeau.

Un vent chaud comme une haleine de cratère s'éleva, poussant des nuages de poussière; on eût dit qu'il soufflait le feu... Mademoiselle Joubert détacha son châle.

Cependant les chevaux accéléraient leur allure comme s'ils eussent impatiemment poursuivi l'ombre d'une écurie, mais il n'y avait déjà plus d'autre ombre que le mince filet projeté par la natte inclinée d'un cantonnier.

Mademoiselle Joubert s'épongeait le visage.

« Quelle fraîcheur! pensait-elle. »

Et le mistral soufflait plus fort! Et le soleil montait plus haut!... Mais l'heure marchait aussi et l'on arrivait.

Une grille encore fermée arrêta les chevaux; elle était peinte en vert, et terminée par des lances d'or qui semblaient lutter de scintillements avec les flèches du soleil; on croyait recevoir tout cela dans les yeux et la tante Joubert ferma les siens instinctivement.

A chaque extrémité de cette éclatante barrière, un kiosque aux verrières de couleurs chauffait au soleil ses arêtes de bois découpé. La tante Joubert, qui tenait à savoir si elle n'était pas aveugle définitivement, eut le courage de rouvrir les yeux pour s'en assurer... Elle regarda le kiosque de droite et distingua, se détachant sur les vitraux circulaires, une ravissante jeune

filles, la tête penchée au dehors et le bras en abajour sur son front.

Un léger bruit à gauche fit tourner Eglantine de ce côté ; à l'autre kiosque la même vision lui apparaissait, tout à fait la même ; la ruisselante chevelure de jais, la taille élégante, le bras nu, la robe blanche ! c'était à n'y pas croire.

« Comment donc a-t-elle si vite changé de place ? se demanda la tante de Gontran ; c'est de la magie. »

Elle regarda de nouveau à droite.

La même silhouette s'y dessinait encore !

Elle se mit à loucher d'instinct, attachant un œil sur chaque kiosque et vit à la fois parmi les vitraux embrasés qui lançaient des flammes de toutes couleurs, deux jeunes filles tellement pareilles qu'une semblait être l'image de l'autre dans un miroir.

« Effet d'optique ! se dit-elle en renouant son chapeau pour effectuer convenablement son entrée. »

La grille verte roulait sur ses gonds ; les chevaux s'arrêtaient dans la cour, le maître de la maison s'empressait à la rencontre de ses hôtes :

« Vous arrivez les premiers ! dit-il joyeusement ; soyez les bienvenus ! Cora ! Laura !

— Voici papa ! répondit d'un côté une voix riieuse.

— Voici, papa ! faisait du côté opposé la même voix, mais tout à fait la même, cristalline, moëlleuse, avec un petit accent méridional tout joyeux et tout pimpant.

— Effet d'acoustique, se dit encore mademoiselle Joubert ; évidemment, une seule personne a parlé. »

On entraînait dans le salon par une porte vitrée ouvrant sur une véranda, la jeune fille aux yeux noirs y pénétrait aussi :

« Ma fille !... dit monsieur Gauthier la présentant à l'étrangère avec une physiologie dont il était facile de traduire ainsi l'expression :

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, sympathique, irrésistible ?... Si l'on trouve mieux... qu'on vienne me le dire ! »

Eglantine convaincue faisait en toute sincérité son compliment d'introduction à la jolie brune ; mais celle-ci le recueillait à peine, attirée au dehors par de nouveaux arrivants.

Les bruits de voitures se succédaient sans interruption dans la cour ; le salon commençait à se remplir ; le maître de la maison le traversa de nouveau gracieusement escorté comme auparavant, et s'inclinant une seconde fois devant mademoiselle Joubert :

« Ma fille ! fit-il avec le même sourire de paternel triomphe.

— Est-ce l'usage du pays comme les trois saluts du régisseur au public, se demandait la voyageuse étonnée de cette répétition ; Euphra-

sie appellerait cela un pléonasme, bien certainement car...

Une vive surprise interrompit ces réflexions :

La fille de monsieur Gauthier se doublait tout à coup ! Elle allait joyeusement de groupe en groupe enlacée à elle-même avec des rayons tout semblables dans ses quatre yeux et des sourires absolument frères sur ses deux bouches. Véritablement l'optique et l'acoustique n'y étaient pour rien.

Eglantine ne put retenir un cri d'étonnement.

Les deux roses sont jumelles, lui dit mademoiselle Dumont :

Ce sont deux mêmes fleurs sur une même branche ; Deux gouttes de rosée écloses à la fois, Deux perles de même eau dans leur coquille blanche, Deux oisillons pareils dans leur doux nid sous bois.

« Dispense-moi de te nommer l'auteur de ce quatrain... ma modestie s'y oppose. »

Mais la tante de Gontran n'écoulait plus son amie, la laissait à l'incognito qu'elle eût cependant quitté sans peine. Elle suivait des yeux les « perles de même eau » « les oisillons pareils » qui voltigeaient d'invités à invités avec le plus charmant gazouillis.

Ravissantes ! ravissantes ! répétait la vieille fille. Ah ! vraiment, si ces enveloppes idéales renferment un cœur digne d'elles...

Le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur !

Cette fois, c'est Racine qui parle, chère amie, Phèdre, scène II, acte IV.

De nombreux convives entouraient une table splendidement servie. En dépit de la chaleur arrivée à son paroxysme, on mangea vaillamment, on but de même, la causerie fut un pétilllement, l'éclat de rire une incessante fusée, et mademoiselle Joubert qui ne s'était pas trouvée encore à pareille fête se sentait quelque peu lasse et enfiévrée au vingtième toast en l'honneur des deux roses.

Cette sensation devait être générale, car les convives jetant leurs serviettes au hasard, réclamaient tous un peu d'air et d'exercice.

Le maître de la maison tenait son programme tout prêt ; mais une certaine coquetterie d'Amphitryon en réglait la révélation progressive. Il le révélerait habilement article par article, laissant croire à ses hôtes qu'ils inventaient eux-mêmes leurs plaisirs.

Un attrait de nouveauté, de curiosité, de sympathie peut-être portait déjà les deux roses vers Gontran, cet étranger au teint blanc, aux manières distinguées, attentif auprès des femmes, qui jouait du piano mieux qu'elles, qui chantait en artiste, et causait en homme d'esprit. Mademoiselle Euphrasie avait soin de faire sur son compte une foule de révélations habiles autant que vraies, et ses actions montaient d'instant en instant, comme aurait dit M. de Galescasse.

Elles montaient même à ce point, que les habitués de la maison, les amis de la veille en prirent quelque ombrage.

« Excellent symptôme » constatait Églantine attentive au moindre indice.

Elle avait grand mérite, toutefois, à se tenir ainsi en éveil car, ce n'était pas sans peine : une insupportable pesanteur de tête l'accablait ; des douleurs lancinantes lui traversaient le crâne, et le sang circulait dans ses veines lourd et brûlant comme du plomb fondu. Il lui fallait bien l'antidote rafraîchissant d'un tableau plein de promesses....

Bientôt cependant l'ombre des verges sur leurs têtes, la fraîcheur du foin sec sous leurs pieds ne suffisant plus au bonheur des invités, ils rentrèrent pour se livrer à différents jeux de salon où plusieurs excellaient ; mais si habiles qu'ils s'y montrassent, Gontran les distançait facilement : il remplissait les bouts rimés plus vite que personne ; il improvisait des charades originales, tout à la fois auteur, régisseur et costumier : et quant il dut racheter un gage, il crayonna en quelque traits une si ressemblante esquisse des deux roses que M. Gauthier, dans son enthousiasme, promit de la faire encadrer le lendemain. Quant aux jumelles, presque toujours côte à côte, elles continuaient de voir avec les mêmes yeux, d'apprécier avec le même jugement, de sentir avec le même cœur. Jouait-on au secrétaire, leurs réponses toujours semblables trahissaient leur anonyme ; essayait-on des homonymes ou des proverbes, l'une restait souvent court parce que l'autre répondait absolument comme elle se proposait de le faire elle-même. Gontran les eût confondues sans un grain de beauté qui ponctuait en noir le menton de Cora tandis que Laura laissait voir sur sa tempe droite un original flocon de cheveux blancs parmi le jais de sa chevelure. Dans leur adolescence, la première simulait parfois ces fils d'argent, la seconde reproduisait par une mouche le signe fraternel, et avant que la ruse fût découverte, l'une se laissait souvent punir pour l'autre, et l'autre sut faire décerner à sa compagne les récompenses qu'elle méritait elle-même.

Cette tendre union ne se démentait jamais, croissait au contraire avec l'âge, et le père de famille les interpellant à part demandait d'ordinaire :

« Cora, dis-moi si vous voulez ceci ou cela ? »

« Laura, confie-moi ce que vous déciderez ce soir, ou ce que vous ferez demain. »

Cora répondait invariablement comme l'eût fait sa sœur.

Laura prévenait sans variantes les intentions de sa moitié.

Un second repas digne du premier fut servi au crépuscule. Sous prétexte de laisser pénétrer un peu de fraîcheur, on laissa toutes les fenêtres ouvertes, et des nuées de moustiques en profitè-

rent pour envahir la salle à manger. Ils se promenaient sur les mets, se noyaient dans les verres, se brûlaient aux bougies, s'abattaient sur les mains qu'ils criblaient de morsures en nasillant dans leurs petites trompettes. C'était odieux. Aussi l'annonce du feu d'artifice qui devait faire diversion à cette torture fut-elle saluée avec reconnaissance.

On le réservait pour bouquet, pour couronnement de la fête !

Les gerbes, les soleils, les emblèmes, les allégories se succédaient avec une éblouissante rapidité ; les fusées éclataient comme des jets de volcan, les chandelles romaines lançaient des étoiles multicolores vers la voie lactée ; et la chaleur des bravos ne le cédait en rien à celle du divertissement. Celui-ci pourtant touchait à son terme ; la pièce finale, deux soleils jumeaux sur un buisson de roses allaient s'éteignant hélas ! lorsque, avant de s'abîmer dans l'éternelle nuit, ces astres lancèrent un jet furieux de jaunes étincelles sur le gazon-étoupe ; ce dernier s'enflamma comme c'était son droit ; entraînés par l'exemple, les massifs de tiges creuses et de semences folles prirent feu bravement ; puis ce fut le tour des paquets de verges, des fouillis de fagots, des mâts de Coccagne eux-mêmes et les perroquets, réveillés dans leur premier sommeil, tournoyèrent lourdement et s'abattirent sur le sable brûlant avec des cris gutturaux horribles et d'effroyables contorsions.

« Mon cacatoès ! » s'écriait Cora s'élançant vers les suppliciés.

« Mon cacatoès ! » faisait en même temps sa sœur avec un bond pareil. »

Elles se baissèrent à la fois pour ramasser l'oiseau malgré les crépitements de la flamme qui gagnait, malgré les tourbillons de fumée plus épais de seconde en seconde ; mais un arbre perchoir se pencha soudain sur elles avec un craquement sinistre... Son écorce exfoliée depuis longtemps s'éparpillait en charbons rouges sur les robes blanches quand le neveu d'Églantine se précipitant vers les jumelles en péril en laça leurs tailles souples de ses bras vigoureux et les arracha presque suffoquées à la fournaise qui les enveloppait déjà. Il était temps : La ceinture rouge de Cora, le volant brodé de Laura commençaient à flamber !... Il étouffa les flammes dans ses mains et quand les jeunes filles se remirent de leur effroi, quand elles purent enfin remercier leur sauveur, elles remarquèrent ses mains blessées et sa barbe roussie.

« Oh !... » firent-elles dans un même élan de reconnaissance attendrie.

— « Oh !... » répéta comme un écho la voix paternelle ; « Oh ! merci... jeune homme... vous êtes un brave cœur... je ne l'oublierai pas !... »

Ce peu de paroles avaient dans la bouche du père aussi pâle que tremblant une ardente élo-

quence... chacun en fut frappé sans doute et Mademoiselle Joubert plus que personne, car elle en oublia du coup son mal de tête et ses frissons... Mais ils surent bien s'en venger quand le breack eut repris le chemin de la ville... Les roues semblaient marquer leurs traces dans le cerveau de la pauvre fille; chaque pas des chevaux s'y imprimait, les savantes citations de ses amis le martelaient cruellement et la voix de Gontran même y causait une souffrance. Puis le mal gagnant toujours, on dut appeler le docteur Bessebarre au milieu de la nuit, et le lendemain les deux roses la trouvèrent alitée.

Elles revinrent les jours suivants avec leur père, et l'intimité commencée à la bastide progressait rapidement. Gontran, toutefois ne s'y prêtait qu'avec réserve, et sortait d'ordinaire à l'heure de cette visite quotidienne. Eglantine profitait de son absence pour parler de lui et remarquait la rougeur que son nom faisait parfois monter aux joues des sœurs jumelles.

Pauvre tante! il fallait qu'elle eût le mariage de son neveu bien à cœur pour s'en occuper maintenant, car son fâcheux état de santé ne s'améliorait pas... au contraire. Elle se sentit même si mal un jour qu'elle résolut de frapper un coup décisif.

« Il est temps aujourd'hui, se dit-elle; peut-être demain serait-il trop tard. »

Les jumelles entraient à ce moment, Eglantine les éloigna pour rester seule avec leur père.

Elle se dressa sur les oreillers dont les garnitures l'entouraient d'une auréole diaphane. Ses mains décolorées tranchaient sur la couverture pourpre, comme celles d'un cadavre; ses lèvres pâles frémissaient sous l'empire d'une émotion intérieure; ses yeux creux lançaient du fond de leurs orbites des regards brillants de fièvre... Elle les fixa sur M. Gauthier d'une étrange façon... M. Gauthier presque aussi impressionné qu'elle même attendait...

Alors, oubliant le style pompeux qui, d'ordinaire, était le sien, sans périphrase ni épithète, avec l'imposante simplicité des heures solennelles, elle demanda au père la main d'une de ses filles pour Gontran.

« Laquelle? » lui fut-il répondu aussi simplement.

Laquelle?... mademoiselle Joubert n'y avait pas songé, vraiment. Les jumelles étaient si absolument pareilles! épouser l'une ou l'autre, n'était-ce pas choisir la même?...

Peut-être Gontran se fut-il montré d'un autre avis; mais il ignorait qu'on discutât son avenir à ce moment. Pourquoi le consulter? N'accepterait-il pas tout fait un bonheur préparé par des mains plus habiles que les siennes.

— Laquelle?... répéta mademoiselle Joubert; mais celle des deux qui l'aimera.

« Laura, Cora! » appela le père.

Les jumelles rentrèrent enlacées gracieusement.

Un pressentiment secret les troublait; une expression nouvelle de pudeur et de joie les embellissait encore. En les contemplant, ému comme s'il les regardait pour la première fois, M. Gauthier sentit deux grosses larmes, deux larmes jumelles aussi, lui monter aux paupières.

Eglantine admirait... une suprême espérance lui rendait un semblant de vie... elle souriait dans sa pâleur de moribonde.

« Mes enfants, dit enfin le père de famille en raffermissant sa voix, mes enfants, laquelle de vous consent à placer sa main dans la main du plus sympathique jeune homme que nous ayons rencontré, à se confier en sa loyauté, à s'en remettre à lui du soin de son bonheur?... Mes enfants, laquelle de vous acceptera pour mari M. Gontran, votre sauveur?... »

— Moi!

— Moi! »

Répondirent deux voix sœurs d'un même accent joyeux.

Le père chancela... pour la première fois les jumelles entrecroisaient leurs regards comme des lames d'épées... elles pâlirent... et se détachèrent l'une de l'autre.

« Veuillez attendre un peu une réponse définitive, Mademoiselle! murmura péniblement M. Gauthier s'inclinant pour sortir.

Le retour à la maison de campagne fut silencieux; et le repas du soir, à peine effleuré. Le père arpenta toute la nuit, d'un pas fiévreux, sa chambre solitaire; les filles s'agitèrent jusqu'à l'aube dans leurs lits jumeaux avec des soupirs mal étouffés.

À l'aube, M. Gauthier les fit appeler. Elles le trouvèrent pâle avec un cercle bleuâtre sous les yeux. Il se tenait debout devant un grand cadre où, dans le rayonnant éclat de ses vingt-ans, une femme admirablement belle confondait dans un même embrassement deux toutes petites filles aux cheveux bouclés; les jumelles sur le sein de leur mère.

Elles s'approchèrent sans se regarder... s'étaient-elles dit bonjour?

Le père prit une de leurs mains dans chacune des siennes et les réunit sans intention; elles frissonnèrent mais ne les retirèrent pas, et les jeunes cœurs agités battirent plus régulièrement à ce contact.

Mes enfants, dit enfin le vieillard, j'ai médité, j'ai prié toute la nuit... Je me suis inspiré de l'amour maternel qui veille invisible sur vous... à travers les brumes voilant à notre monde celui qu'habite votre mère; nos cœurs s'entendent comme autrefois... c'est sa voix qui, ce matin, vous dit de nouveau par la mienne: Mes enfants la quelle de vous consent à épouser Gontran votre sauveur?...

Les jumelles levèrent les yeux vers le visage ému penché sur elles... puis vers l'image adorée qui leur souriait tendrement... puis les petites

maines froides qui ne s'étaient pas cherchées se seraient expressivement.

Le père attendait anxieux. Il redit :

« Mes enfants, laquelle de vous consent à épouser Gontran, votre sauveur ? »

— Ce n'est pas moi !

— Ce n'est pas moi !

— Jamais !

— Jamais ! »

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'étreignirent délicieusement.

MON JOURNAL !

(Du Puy en Velay.)

« Est-ce un mirage de mes souvenirs trompeurs ? une fantastique erreur de mes sens abusés ? un rêve confus où j'ai visité tant de lieux différents, où j'ai rencontré tant de personnes dissemblables, où j'ai formé tant de projets ? »

« Non... non... cette cruelle insolation qui m'a conduite aux portes sombres du noir tombeau n'est pas un songe fallacieux, pas plus que les avides sangsues, la glace diaphane sur mon front brûlant, la diète sévère... Pas plus que cette naturelle horreur pour un ciel implacable, pour un climat meurtrier, pour une température assassine qui me tuaient plus sûrement que le fer homicide ou le perfide poison ! pas plus que cet impérieux besoin de retrouver l'air natal si pur et si frais, le ciel changeant de mon berceau montagneux, ses brises parfumées, ses limpides cascates, ses verdoyants horizons !... etc. ! »

« Non... ces tendres adieux échangés au cruel moment d'une séparation douloureuse, ce départ pathétique d'une maison amie où deux nobles cœurs battraient toujours à mon souvenir, non, cet inexplicable et suprême refus des deux roses fraternelles ; non, ce silence mystérieux de l'ingrate Eudoxie, non, tout cela n'est pas une mentale erreur, une hallucination menteuse !... »

« Nous voyageons à petites journées, revenant au cher pays par un chemin nouveau... oh ! oui !... j'eusse retrouvé sur la route impitoyable déjà parcourue toutes les ternes déceptions qui en ont marqué les étapes laborieuses !... »

« Gontran l'étonnant, Gontran l'incroyable n'a donc rien vu, rien désiré, rien regretté ?... Il revient *bredouille*, suivant le grossier langage des chasseurs, et l'on dirait qu'il ne s'en doute même pas !... »

« Tout à cette filiale joie qu'éveille en son cœur reconnaissant le retour inespéré de ma santé, il me prodigue les tendres soins et les attentions délicates... il parle, lit, chante, rit pour distraire ma convalescence ; il moissonne d'une main sûre les épis artistiques, grossissant à chaque pas sa gerbe d'or ; il... Mais à propos d'ébauches hardies, de types rares, il »

ne m'a point confié qu'il ait découvert encore celui de l'ange gardien, l'ange mystérieux du jeune voyageur de son tableau symbolique... »

Le « jeune voyageur » lui-même en chair et en os coupait ici la phrase. Il revenait du bureau de poste où la bonne Euphrasie avait adressé les lettres arrivées pour Eglantine depuis son départ, et comme le voyage se faisait lentement, quelques-unes de ces lettres étaient un peu vieilles de date ; parmi ces dernières s'en trouvait une timbrée de Corse avec le cachet bien connu aux trois besants d'or... »

« Enfin !... » s'écria mademoiselle Joubert qui sentit, à cette vue, sa rancune s'adoucir et ses espérances mortes renaître dans son sein. Elle lut :

« Non l'amitié n'est pas un mot... J'en fournis la preuve ! Depuis que la mer nous sépare, la mienne s'est avivée en raison de la distance... Pensée, souvenir, tendresse... tout à toi ! »

« Sois de te revoir ! faim de t'embrasser ! Retour en France au premier jour ! Je vole dans tes bras ! A bientôt donc, car je ne doute pas que tu ne m'attendes impatiemment à Marseille. »

» Ton EUDOXIE.

« P. S. Un leurre, que ces héritages d'outre-Méditerranée !... mystification sur toute la ligne. Pas même un bandit à la clé ; rapportons cependant deux moutons noirs ; c'est là le plus clair de la succession. Barons de Vaux nous ont *quittés*, j'en suis aise : Jenny eût dédaigné le numéro un, et mérite mieux encore que le numéro deux. Gentil bonjour à ton neveu de ma part. »

Une seule chose frappa la tante Joubert dans cette lettre. Eudoxie gagnait en toute hâte le continent pour la rejoindre à Marseille et ne l'y trouverait pas !... Son ancien courroux était tombé ; il ne lui restait que le regret de causer une déception à son amie.

Et puis... les barons de Vaux numéro un et numéro deux fondaient au soleil... ce départ faisait brèche dans la citadelle pour un assaut plus facile... Et si l'héritage corse s'évanouissait en fumée, Jenny n'en restait pas moins une fille riche comme devant, une étoile de première grandeur, selon l'expression de madame Aubayle, douée de toutes les grâces et de toutes les perfections !...

Et Jenny allait aborder la rive marseillaise, elle y posait déjà le pied, peut-être, tandis que Gontran lui tournait brutalement les talons !... ironie du sort ! perfidie de la destinée etc. etc. etc. !!

Cette insupportable pensée agit sur la convalescente plus énergiquement que les pilules du docteur Bessebarre ; sa lassitude se dissipa subitement ; les forces lui revinrent en un clin d'œil ; elle se sentit radicalement guérie ; et,

comme le cheval de bataille hennissant au son de la trompette guerrière, elle se dressa pour de nouveaux exploits.

Le premier était une lettre à madame de Moirs où chaque épithète avait sa doublure ; le second, un télégramme de cent mots au moins pour le cas où les de Moirs seraient débarqués déjà. Lettre et télégramme, adressés hôtel de l'Univers, contenaient des excuses exaltées, des protestations chaleureuses, des effusions presque passionnées, une tentative d'invitation, etc. etc. Eglantine en attendrait la réponse au Pay.

Le temps paraissait long, toutefois, à mademoiselle Joubert ; et, pour l'employer, elle se mit à parcourir avec un entrain tout nouveau la

patrie du cardinal de Polignac ; ses yeux rencontrèrent par hasard un étalage de dentelles :

« Si j'en choisisais quelques-unes pour Catherine et mes amies de chez nous ? » se dit-elle.

Elle entra dans le magasin.

Une acheteuse élégante employait à elle seule plusieurs commis :

« Mieux que cela, je veux encore plus beau ! » disait-elle à chaque nouveau carton qu'ils lui présentaient.

« C'est singulier... pensait Eglantine, je connais cette voix. »

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

LA CLOCHE

Je revois tout pourtant... le clocher solitaire,
Et son toit surplombé que domine la croix,
Et l'église, et la tombe, où dans un coin de terre,
Père, aïeul regrettés, je vous mis autrefois.

Mais rien n'est plus resté de ce qui fut ma vie.
A ma sombre maison irai-je encor chercher
Quelque trace peut-être au froid néant ravie,
Et que n'ont eu pour moi l'église et le clocher ?

Ainsi j'allais partir, quand une voix céleste
Descendit de la tour sur mon front incliné ;
Et je la reconnus. Elle me disait : « Reste !
» Mon chant, triste aujourd'hui, te fêta nouveau-né.

» Je suis la vieille cloche, et pourtant je demeure.
» Ici, tu le sais bien, j'ai tant sonné Noël !
» Par pitié l'on me garde à présent, car je pleure
» Comme si le passé pouvait être éternel !

» Reste : nous parlerons des amitiés anciennes,
» Et ma voix sera douce à ton cœur attristé.
» La bise mèlera tes plaintes et les miennes.
» Frère, fais comme moi, reste ! » — Je suis resté.

A. LESTOURGIE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PIGEONS MARINÉS ET FRITS

Coupez-les en quatre, faites-les mariner pendant trois heures avec vinaigre, eau, toutes sortes de fines herbes, sel et poivre, épices; égouttez-les et trempez-les dans de l'œuf battu, roulez-les dans de la farine, faites-les frire, et servez entouré de persil frit.

GROSEILLES VERTES AU VINAIGRE

Epluchez-les, placez-les dans un bocal, couvrez-les de vinaigre bouillant, renouvelez deux fois cette opération.

Elles servent de condiment avec les viandes.

TOMATES A LA GRIMOD

Otez les pépins de vos tomates, bourrez-les

d'une bonne farce de volaille ou de veau ou même simplement de chair à saucisses, avec persil, ciboules, estragon, soupçon d'ail hachés. Faites cuire au four, en couvrant les tomates de fine chapelure. Arrosez d'un jus de citron au moment de servir.

ABRICOTS MERINGUÉS

Dans un plat allant au feu, étendez une couche épaisse de marmelade d'abricots; sur cette couche, étendez une couche d'abricots bien mûrs sans noyaux, recouvrez le tout de blancs d'œufs battus en neige et sucrés; faites passer quelques minutes sous le four de campagne.

REVUE MUSICALE

La partition du *Tribut de Zamora*, par M. Ch. Gounod (deuxième article), scénario de MM. d'Ennery et Brésil.

Nous avons dit le mois dernier ce que nous pensons du maître, de son œuvre en général, de son influence sur l'art musical français, dont il est et demeurera, pour notre époque, incontestablement le chef.

Nous voulons aujourd'hui essayer d'indiquer à nos lectrices, — autant que le permet l'exiguïté de notre cadre, — les grandes lignes de son dernier chef-d'œuvre.

Oui, nous soulignons ce mot, pour que l'on comprenne bien que ce n'est pas par distraction qu'il est tombé de notre plume. Oui, jamais, peut-être, Gounod ne s'est élevé si haut, jamais, peut-être, il ne s'est autant rapproché de l'infini; et, n'en déplaît à tous les grands blasés de ce temps, comme aux partisans des musiques de l'avenir, il a créé là, pour sa gloire, un monument aussi impérissable que le sont l'*Armide*, l'*Alceste*, l'*Opéra*, l'*Iphigénie*, pour celle de Gluck.

L'orchestre ouvre le feu par un *prélude* enchanteur et un *Cheur d'introduction* discrète-

ment accompagné. Doux et voilé comme un rayon matinal, ce morceau doit être recommandé aux maisons d'éducation auquel il convient sous tous les rapports.

L'Aubade :

O blanc bouquet de l'épousée,

composition d'un caractère poétique et tendre, quoique chantée par un ténor, est du plus charmant effet dans une voix de soprano même limitée.

La scène qui précède le duo de ce premier acte est d'une beauté d'instrumentation qui vous enchaîne malgré vous à l'orchestre, et malgré le poignant intérêt qui s'éveille déjà aux accents émus de Xaïma. Les transitions les plus inattendues, l'ampleur des récits, la majesté de style, voilà en deux mots, ce que nous allons rencontrer souvent dans les nombreuses pages du *Tribut de Zamora*. Une chose à noter, c'est que dans ces modulations savantes, nulle recherche; dans ces transitions souvent imprévues, rien de heurté pourtant. C'est délicatement fondu comme se fondaient sur la palette de

Salvator Rosa les couleurs les plus intenses à côté des tons les plus suaves. Ainsi, dans cette phrase :

Oh oui! je me souviens!

on éprouve une sorte de commotion inexprimable en se sentant doucement transporté dans le ton d'*ut dièze* mineur, après avoir parcouru dans celui d'*ut* majeur l'échelle des harmonies les plus pénétrantes, et souvent neuves. Dans cette même scène encore, quelle chaude inspiration que cet hommage de Ben Saïd, rendu à la femme espagnole :

La femme d'Orient pâlirait devant toi!

quelle noblesse charmante, quelle élégante facture.

Le duo d'amour est coloré et rapidement conduit. Il jette un éclair de douce ivresse au milieu des souvenirs douloureux exprimés dans la précédente scène. Au lieu de commencer par l'andante de rigueur, il débute par un *allegretto appassionato*, qui suit le récitatif, et se termine par un délicieux air de soprano, un *andante* expressif, tout à fait *gants blancs* par sa distinction.

Le Chœur de la Cloche contraste fort à propos avec la scène de l'*Edit*, — ou de l'impôt, suivie du finale. Elle est d'un superbe effet. Une sorte de récit mesuré, soutenu par de majestueux accords, lui donne un caractère réellement imposant.

Dans le finale on sent courir un souffle guerrier. Le motif remarquable de Ben-Saïd, la phrase énergique du ténor, les supplications du vieux roi, les lamentations de la pauvre esclave Iglésia, le tirage au sort des jeunes captives, tout cela encadre admirablement le *Chant de guerre national*, espagnol :

Debout! enfants de l'Ibérie!

attaqué par les chœurs avec une très vaillante allure. Nous le retrouverons sur les lèvres de la folle inspirée, Hermosa-Krauss. Ce beau chant électrise la salle entière, non-seulement parce qu'il se réchauffe au souffle de la grande tragédienne, mais aussi parce qu'il est d'une facture noblement martiale, franchement venu et trouvé d'un seul jet. Le maître a dû évidemment songer en l'écrivant que, tout en étant destiné à soulever l'enthousiasme des foules, cet hymne populaire devait conserver une large simplicité, pour être compris par elles. Nous avons vainement cherché où pouvait bien se trouver sa ressemblance avec le « début du finale de *Moïse*, » idée émise par un éminent critique pourtant. Cela est tout à fait du domaine de l'imagination.

Le deuxième acte nous montre la population sarrasine de Cordoue, en liesse. Voici la *Kasidah*, chant patriotique musulman, déjà célèbre par sa vigoureuse couleur, sa forme et son originalité. Il est rendu à la fois piquant et grave par

l'alliance de l'élément guerrier à celui de la passion.

C'est alors que paraît Hermosa, dont le rôle renferme les situations les plus dramatiques de la pièce. Toute cette première scène de douce folie est d'une poésie tendre et mélancolique. Une sorte de vision céleste amène sur les lèvres de la pauvre égarée cette touchante mélodie dans le ton de la mineur :

Pitié! car je ne suis qu'une hirondelle,

qui est suivie d'un vaporeux pianissimo dont la beauté orchestrale est inexprimable. Les instruments murmurent de délicieux arpegges, en passant par ces mille modulations dont le génie seul a le secret.

La Marche et Chœur en *ut*, page brillante, n'est point une marche guerrière : elle est écrite dans le meilleur style des musiques de cortège. Pour les pianistes, c'est une pièce d'un effet assuré.

Tout le finale de ce second acte constitue, autant musicalement que scéniquement, une des plus remarquables parties de l'œuvre. L'*Arioso* que chante Hermosa, dans cette grande scène, est l'un des airs que nous admirons le plus. Il peut convenir à tous les genres de voix. La vente des captives, le jeu des enchères, les terreurs de Xaïma, les fureurs impuissantes de Manoël, les lamentations de la folie, les triomphants sarcasmes du vainqueur Ben-Saïd, tout cela forme un tissu de contrastes, où, à côté d'une clarté absolue, le musicien a su apporter une variété de couleurs d'une rare sûreté de touche.

Nous voici au point culminant : le troisième acte, où, reconnaissant sa fille, Hermosa recouvre la raison.

Le rideau se lève sur les splendeurs d'une fête au palais du vainqueur. Le ballet s'annonce par un chœur de *Mauresques*, qui caractérise agréablement la mollesse orientale des harems. Puis, du milieu des flots, une voix s'élève, doucement balancée, et, portée par la brise, vient un instant captiver l'oreille. C'est une *barcarolle* que chante un jeune esclave :

Ma belle, effleurons de nos rames,

ravissante inspiration, écrite en la bémol, qui traverse la scène comme un souffle embaumé.

Dans le ballet, partie fort importante de l'ouvrage, on trouve des spécimens de danse de tous les pays.

Parmi tant de gracieux motifs vifs ou langoureux, semillants ou graves, selon le caractère des peuples qu'ils ont mission de représenter, nous aimons beaucoup l'originalité de la danse grecque, la lourdeur de la danse arabe, la fougueuse légèreté de la danse espagnole, et une valse, que l'Allemagne peut nous envier.

C'est avec regret que nous passons sous silence beaucoup de pages fort à remarquer, pour arriver à la scène du *Duel* vigoureusement écrite,

savamment agencée, puis enfin, au fameux *Duo de la Folie*, ou les grands sentiments, aux prises avec les fortes passions de la vie, vont concourir à l'action du drame.

Mais c'est surtout à l'amour maternel que Gounod réservait les plus pathétiques élans de sa muse inspirée. Chaque fragment de cette scène est marquée au coin du génie. Son souffle embrasé circule; il anime et la mère et la fille; il enveloppe et la scène et le public.

Après la vision cruelle de ses malheurs passés qu'elle évoque avec l'aide de Xaïma, — mélange de terreurs et d'espoirs, de sourires et de larmes, — Hermosa soulève la salle par la reprise du chant Ibérien :

Haut les glaives et haut les cœurs!

Puis au nom de Miguel Ferreras, prononcé par sa fille, la lumière a lui dans son âme troublée, elle s'écrie tout à coup :

Puissances du ciel! comment sais-tu ces noms?
et, tombant dans ses bras, Xaïma lui répond :

O ma mère!...

explosion émouvante, d'un magnifique effet.

C'est splendide, et c'est surtout ainsi parce que le musicien a trouvé dans son âme des harmonies divines, des accents grandioses et une foi qui, seule, sait rendre la vérité dans l'art.

Il nous faut renoncer à décrire le quatrième acte, autrement qu'en indiquant, au milieu de récitatifs et d'ensembles d'une réelle éloquence musicale : la *Cavatine* de Manoël, d'un sentiment exquis; le *duo*, vibrant et coloré; la touchante *romance du trio*, et le finale où se trouve un dramatique *duo*, entre Hermosa et Ben-Saïd, puis cette phrase de sa mère suppliante et vengeresse :

Dieu mesurera mes forces à ma peine!

qui est d'une majestueuse ampleur.

Telle est, selon nous, imparfaitement esquissée, l'œuvre nouvelle du maître français. Que peut la critique de parti-pris, devant un si beau génie. Le temps dira, si « comme celles de Corneille, ses hardiesses sont sublimes. »

Gounod représente le spiritualisme musical. Il écrit moins pour les sens que pour l'âme, il en connaît les aspirations immatérielles. Il sait rendre à la fois les émotions sérieuses du cœur, les orages de la passion et les poétiques tendresses.

La partition du *Tribut de Zamora* se trouve chez l'éditeur Choudens, 265, rue Saint-Honoré, où les adeptes du piano la trouveront réduite à leur usage, ainsi que des transcriptions, fantaisies et danses des auteurs en vogue, appréciées du monde musical.

MM. Choudens père et fils sont les heureux possesseurs de presque tous les chefs-d'œuvre de Gounod, y compris ses belles mélodies.

Force nous est de remettre au prochain mois, les concerts Guilman, qui ont eu un succès retentissant, et les compositions nouvelles, parmi lesquelles le recueil de mélodies de M. A. Coquard occupera une large place.

Quelques mots, en terminant, sur la brillante soirée musicale donnée, Salle Érard, par madame Béguin-Salomon, pianiste et professeur de talent.

Elle s'était adjoint le concours d'artistes distingués : MM. Taffanel, Sautet, Garigue, Camille Lelong, Trombetta, Van der Gucht et de Bailly, tous instrumentistes de premier ordre. Aussi Hummel, Beethoven, Mendelssohn, Hændel, ont-ils été interprétés tour à tour avec une rare perfection.

Madame Béguin-Salomon s'est fait bisser dans une transcription de Liszt, sur le quatuor de *Lucie de Lammermoor*, qu'elle a exécutée avec un sentiment exquis et une grande maîtrise. Le chant était dignement représenté par le baryton Giraud, qui s'est fait justement applaudir dans diverses compositions de choix.

Nous sommes forcée de remettre aussi au mois suivant l'analyse de *Melba* et de *Rebecca*, deux ouvrages nouveaux de sérieuse valeur.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Devine un peu, ma petite Jeanne, d'où je t'écris?

« La belle question ! répondras-tu. C'est bien difficile à imaginer, vraiment ! D'abord, tu m'écris de la petite ville que tu habites; de ta maison sise, comme disent les hommes de loi,

dans ladite ville; de ta chambre, la pièce la plus gaie de cette maison; et sur ton bureau, l'un des meubles favoris de cette chambre.

— Quatre erreurs dans une seule réponse, Jeannette! Je ne veux pas t'en faire commettre davantage en stimulant de nouveau ta pénétration

et je te dirai, sans plus de préambule, que je t'écris... du fond d'un châtaignier. Tu lis bien, ma mignonne : du fond d'un châtaignier ! Ce géant végétal a deux cents ans peut-être... le temps, de ses dents aiguës, en a rongé la moëlle, le bois parfait, l'aubier, le liber même ! la seule écorce rugueuse, sculptée par la nature, est encore debout comme une guérite vivante, comme une cellule d'ermite avec l'ogive béante qui lui sert d'ouverture ; des jets, magnifiques et vigoureux dans leur jeunesse, entés sur cette ruine, s'en élancent chargés de leurs fines aigrettes légèrement dorées qui produiront des fruits ; et la vie, en son efflorescence, jaillit à flots de cette mort apparente... Ne trouverais-tu point là d'étranges rapprochements à faire ?... Je les entrevois ; mais je ne te les indiquerai pas pour te laisser le plaisir de philosopher d'après tes propres inspirations. Une épaisse couche de détritus végétaux s'est amassée dans cette niche d'un nouveau genre ; quelques garminees y poussent parmi les fougères ; un lierre sombre et luisant y a pris racine et une guirlande de chèvrefeuille, dont les baies commencent à rougir, festonne les bords de l'ogive, et grimpe à l'assaut des ramures où gazouillent les oiseaux. Un essaim d'abeilles se cache dans la voûte ligneuse, une fourmilière, au pied de l'arbre, étale sous mes regards son activité, sa discipline, son bon ordre pleins d'enseignements, et je laisse choir de mes mains un livre plein d'intérêt cependant, pour épeler le grand livre de la nature, plus intéressant que lui.

Au bas de la châtaigneraie, verdoyante cité dont j'occupe en ce moment le plus antique palais, le sol tapissé de mousses et de gazons plonge brusquement dans un frais torrent qui se contente de gazouiller aujourd'hui, mais entre sérieusement dans des colères bruyantes quand la fonte des neiges ou les pluies d'automne en élèvent le niveau ; de gigantesques ancolies roses, blanches et bleues, d'élégantes reines des prés, des chrysanthèmes aux disques d'or, des eupatoires au suave parfum, cent autres plantes fleuries en émaillent les rives et s'y mirent dans l'eau. Sur l'autre bord, s'étendent à perte de vue de riantes prairies où paissent les troupeaux ; d'immenses *flaques* de blé mûr ondulant sous la brise comme une mer dorée ; et la sombre masse d'une forêt de pins ; quelques groupes de rochers jettent leur note grise dans toute cette verdure ; les toits des villages la piquent de points rouges et les clochers y lancent, lorsque sonne l'Angelus, leurs poétiques volées comme un chant aérien.

Quand mon regard s'est perdu dans ces lointains ensoleillés, quand il s'est empli de lumière et d'espace, il rebrousse chemin et je le ramène autour de moi... à quelques pas, deux petits pieds foulent à peine la mousse, en s'y posant : une robe de toile rose semble voltiger entre les

ramures basses comme les ailes d'un papillon ; une chevelure blonde, en délicatesse avec un chapeau de paille qui s'en sépare à tout moment, flotte au gré de son caprice ; et le rire perlé de ma fille éclate en fusées de cristal. Son frère se prête complaisamment aux jeux qu'elle imagine ; et la petite l'en récompense par une franche gaité. Devant cette gaité qui bat follement des mains, Jacques oublie l'égratignure qu'il vient de se faire en cueillant pour Louise cette branche fleurie, la chute où il a failli gagner une entorse en poursuivant à sa prière un lézard à la robe d'émeraude ; il oublie bien d'autres inconvénients encore supportés pour l'amour d'elle avec une touchante sérénité. Je voudrais, du moins, que Louise s'en souvint...

Mon Pierre entend et voit ses enfants, il m'examine moi-même sans paraître occupé d'autre chose que de sa pêche d'écrevisses. Le traître ! fiez-vous donc aux grands et gros hommes qui tendent des balances de ficelle le long d'un cours d'eau !... Ce soir, il aura noté chaque mouvement de son fils, chaque inflexion de voix de sa fille et me les communiquera dans ces épanchements intimes que nous tâchons de rendre profitables à nos enfants.

Les chers petits ne soupçonnent pas maintenant cette surveillance. Louise jette un cri de joyeux étonnement : elle vient de découvrir dans un enchevêtrement de mousse et de gazon, une petite châtaigne de l'an dernier que les glaneurs n'ont pas trouvée et que les gelées de l'hiver n'ont pu atteindre dans son abri moelleux.

« Elle est luisante comme les grains du chapelet de père Ambroise ! remarque ma petite fille. Bien sûr elle sera très bonne encore. Si nous la mangions, Jacques ? »

— Semons-la plutôt, Louise ; il en sortira un arbre ! un arbre grand... tiens, grand comme celui qui sert de cabane à maman.

Malgré l'étrangeté de l'assertion, Louise crut son frère parce qu'il ne ment jamais.

« Comment, fit-elle, nous mettrons en terre cette petite chose qui tiendrait dans la main de ma poupée Lili, et tout à coup... »

— Oh ! tout à coup ! non, ma Louise.

Et patiemment, avec son bon sourire, il mit à la portée de sa sœur les notions de sylviculture qu'il possédait. Elle écoutait ébahie et s'exclamait à chaque instant.

« Vraiment, s'écriait-elle, c'est à n'y rien comprendre et cependant c'est vrai, puisque tu le dis. Et non seulement des fruits, des fleurs, des feuilles, des bourgeons, des branchages, un tronc énorme et tout cela rempli de... comment dis-tu ? ah ! voilà : de canaux de sève, de vie ! mais encore des racines énormes, des racines aussi développées sous terre que les branches sur nos têtes ! Et tout cela dans cette petite coquille grosse comme rien du tout ! Eh bien ! sais-tu ? cela me rappelle la citrouille de

Cendrillon qui renfermait tant et tant de choses ! mais ton histoire est plus jolie ! Et puis elle est vraie, n'est-ce pas ? vraie pour de bon ?

Jacques allait répondre quand Louise aperçut un papillon aux teintes variées voltigeant comme un lambeau d'arc-en-ciel :

« Attrapons-le ! » dit-elle.

Ils le poursuivirent longtemps et ne purent l'atteindre ; mais ils l'avaient parfois approché de si près que les ravissants détails de sa parure leur seraient familiers désormais.

« Quelle jolie petite bête ! répétait ma fille. Certainement papa ne possède pas une aussi charmante fleur dans tout son jardin.

— La chenille qui a produit ce papillon est cependant assez laide, interrompit mon fils.

— La chenille qui... mais, mon Jacques, je ne te comprends pas. Je ne te comprends même pas du tout.

Cette fois encore le garçonnet fit à sa petite sœur une conférence d'histoire naturelle aussi intéressante que la première. Il prit la chose « ab avo » comme dirait un savant en us, et décrivit en peu de mots les diverses transformations des larves.

« Vrai ? cela se passe comme cela ? tout à fait comme cela ? répétait la fillette. Peau d'Ane avait à peine autant de robes ! mais Peau-d'Ane est un conte et cela ne m'amuse guère, parce que ce n'est pas vrai. Tandis que l'histoire des chry... chry... des chrysalides me plaît beaucoup. Oh ! elle me plaît très ! »

Louise venait de formuler sans y songer une critique des contes de fées, capable de faire réfléchir plus d'une mère. Je n'ai jamais permis que de semblables compositions égarassent l'imagination de mes enfants. Les aventures de Peau d'Ane et de Cendrillon ne leur étaient pas étrangères, cependant. Hélas ! il n'est pas de surveillance, si vigilante soit-elle, qui puisse tout prévenir et tout éviter. Un livre oublié sur la table, dans une maison étrangère, une bonne pour les endormir, une petite amie pour les émerveiller, une autre maman elle-même leur avaient offert le fruit défendu.

« Et pourquoi défendre ce fruit-là ? me diras-tu, Jeanne ? »

Pourquoi ? parce qu'il est malsain, en dépit de ses apparences inoffensives. La plupart des contes de fées sont immoraux, on ne peut le nier. Et ne le fussent-ils pas, ils présenteraient un autre inconvénient : celui de fausser l'imagination et le jugement ; celui d'introduire l'enfant dans un monde factice tellement plein de séductions que la réalité lui paraît ensuite aussi décolorée, aussi terne que sévère. Il aime le merveilleux, dit-on. Eh bien ! qu'on lui en serve ! mais du bon ! du vrai !.. Le merveilleux

abonde autour de nous et sort des doigts de Dieu, ma chère Jeanne. Le merveilleux éclate dans le brin de mousse et le ciron, dans la germination du brin de blé et la composition d'une goutte d'eau, comme dans la splendeur des soleils et l'immensité des mondes.

Ce merveilleux-là excite les nobles curiosités, passionne les hautes intelligences, enfante les génies ! il se met à la portée de tous les âges, de toutes les intelligences, de toutes les conditions. Il console, il fortifie, il éloigne des choses mesquines et rapproche des grandes ; et d'échelons en échelons, par l'étude et l'admiration des œuvres divines, il conduit à leur auteur !

Voilà pourquoi, ma Jeanne, nous passons tant de jeudis dans les champs. C'est la plus fructueuse journée de la semaine. Avec de petites amies à la mode, des femmes en raccourci, Louise eût appris aujourd'hui peut-être quelle est la couleur en vogue et comment se nomme le costume en faveur. Sur le penchant de cette châtaigneraie, elle étudie la toilette des marguerites et les mœurs des insectes. Elle saura que tout est grand parce que tout sort des mains de Dieu, et la chère petite qui se détourne aujourd'hui de son chemin pour ne pas heurter du pied le scarabée qui passe, plus tard s'abstiendra du mot spirituel qui eût peiné une amie.

J'avais engagé à nous accompagner aujourd'hui deux jeunes filles dont je médite la conversion. Mademoiselle Paule a refusé : il fallait se lever trop matin. Mademoiselle Yvonne ne pouvait venir : sa couturière ne lui a point rapporté sa robe neuve.

Ah ! Paule, si vous saviez ce qu'est un lever de soleil qui sème les diamants sur chaque brin d'herbe, les parfums dans l'atmosphère et la lumière partout ; si vous saviez quelle suave prière s'exhale de toute la création au lever du jour et quelle émotion possède le cœur chrétien qui s'y associe, vous n'auriez point peur de vous lever matin pour assister à la fête. Mais vous ne le savez pas et vous préférez à cette fête les persiennes closes, les rideaux baissés, l'épaisse atmosphère d'une chambre fermée, et la transpiration amenée à vos tempes par le contact de l'oreiller. Est-ce donc pour cela que vous avez dix-huit ans ? O jeunesse, jeunesse, que vous êtes vieille !... il ne vous manque plus qu'une tabatière et des rhumatismes. Quant à vous, mademoiselle Yvonne... Mais la plus frivole de mes lectrices, si tant est qu'il se trouve une lectrice frivole chez nous, celle-là même vous réfuterait facilement et vous condamnerait sans peine ! C'est donc à elle que je vous livre. Pour moi, je vais aider mon mari à lever ses balances.

FLORENCE.

Les mots du Rectangle-Acrostiche du N° de Juin sont : *Roman, Avare, Priam, Hotte, Arles, Ennui, Lilas*. — Les premières lettres de ces mots donnent *Raphaël*, et les dernières lettres *Némésis*.

MOSAÏQUE

Toutes les véritables vertus dérivent de la bonté, et si on voulait faire un jour l'arbre de la morale, comme il en existe un des sciences, c'est à ce devoir, à ce sentiment, dans son acception la plus étendue, que remonterait tout ce qui inspire de l'affection et de l'estime.

(M^{me} de Staël.)

Moment présent, petite éternité pour nous.
(Fénelon.)

Il existe chez la plupart des hommes un poète, mort jeune, à qui l'homme survit.

(Sainte-Beuve.)

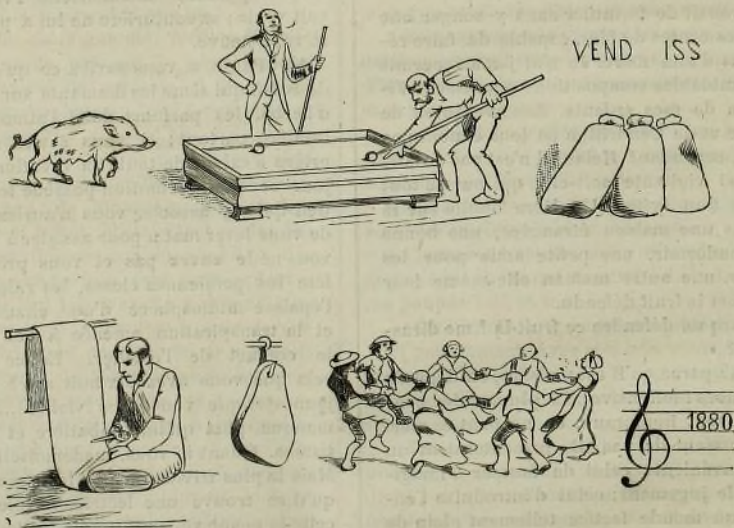
MOTS EN CARRÉ

J'emporte dans mon vol l'âme et l'intelligence
Vers les sphères d'en haut jusques à l'idéal ;
Et j'inspire l'esclave en sa triste indigence,

Comme le souverain sur son trône royal.
Mais la foule, souvent, m'ignore ou me dédaigne...
Et, refusant d'offrir l'encens à mon autel,
Le rude montagnard qui, sur les glaciers, règne,

Préfère à mes splendeurs le jeu parfois mortel
Où, calme, s'illustre le vieux Guillaume Tell.

RÉBUS



Les mots en carré de Juin sont : Juin, Urne, Inde, Néel.

Explication du Rébus de Juin : Simplifier sa vie est un grand art.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81-3511 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64